

Table of Contents

<u>Casalibri, culture et polémique (victor)</u>	1
<u>Introduction à la Cyberstratégie</u>	2
<u>Rétroaction pour l'article "Introduction à la Cyberstratégie"</u>	5
<u>Space Race</u>	6
<u>Pourquoi la guerre ?</u>	9
<u>Kalonymus Shapiro, rabbin au Ghetto de Varsovie</u>	12
<u>How to Stage a Military Coup</u>	15
<u>Prolétaires de tous pays, excusez-moi !</u>	18
<u>La Révolution introuvable</u>	21
<u>Savage Century</u>	24
<u>Rétroaction pour l'article "Savage Century"</u>	27
<u>Les Rêveurs IV, La folie des dieux</u>	28
<u>L'opium des intellectuels</u>	30
<u>Le Grand Débat</u>	33
<u>Les Mystères de Saint-Petersbourg</u>	36
<u>Lohengrin</u>	39
<u>Hitler's Rockets</u>	42
<u>Rétroaction pour l'article "Hitler's Rockets"</u>	45
<u>Aucun souvenir assez solide</u>	46
<u>Landschaft Mit Entfernten Verwandten</u>	50
<u>Aztecs : An Interpretation</u>	52
<u>Une seconde après</u>	55
<u>Rétroaction pour l'article "Une seconde après"</u>	58
<u>The Hunter Hunted</u>	59
<u>The Brandenburger Commandos</u>	62

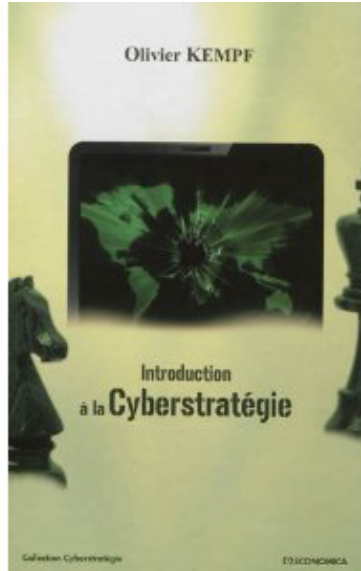
Table of Contents

<u>Les Lames du Cardinal, L'intégrale de la trilogie</u>	65
<u>The Secret of the Great Pyramid</u>	68
<u>Rétroaction pour l'article "The Secret of the Great Pyramid"</u>	71
<u>Critica della retorica democratica</u>	72
<u>A History of Ancient Egypt</u>	75
<u>Oeuvres I</u>	78
<u>The Fall of Arthur</u>	81
<u>Le Prophète et Pharaon</u>	84
<u>Spycatcher</u>	87
<u>Le KGB en France</u>	90
<u>Rétroaction pour l'article "Le KGB en France"</u>	93
<u>Paix et Guerre entre les Nations</u>	94
<u>Tannhäuser</u>	98
<u>La formation de la Terre du Milieu</u>	101
<u>Rétroaction pour l'article "La formation de la Terre du Milieu"</u>	104
<u>Freakonomics</u>	105
<u>Didon et Enée - Le château de Barbe-Bleue</u>	108
<u>SuperFreakonomics</u>	112
<u>Eichmann à Jérusalem</u>	115
<u>Carnets du chef des Services Secrets 1936-1944</u>	118
<u>Rétroaction pour l'article "Carnets du chef des Services Secrets 1936-1944"</u>	121
<u>Les amis de l'auteur</u>	122
<u>Sur l'auteur</u>	123
<u>Visites</u>	124

Casalibri, culture et polémique (victor)

Introduction à la Cyberstratégie

Manuel de cyberstratégie de Olivier Kempf.



Le cyber est partout dans nos vies, du GPS aux ordiphones. Et cela nous ferait tout drôle si du jour au lendemain il fallait s'en passer. Mais si il fallait vraiment se passer de tous les réseaux informatiques, ce serait non pas un retour à 1990 mais plutôt à 1950. Certes, l'hypothèse que cela arrive suite à une attaque de type informatique est pour l'instant de l'ordre du très théorique (par contre pour le magnétique, cela semble plus dans le domaine du faisable mais avec d'autres conditions et conséquences) car cela nécessite des capacités encore jamais constatées. Cependant, comme l'ont démontré le conflit en Géorgie, les attaques dont a été victime l'Estonie ou le virus Stuxnet ciblant l'enrichissement de l'uranium iranien, des opérations à plus petites échelles ont déjà eu lieu. Les cadres tant physiques que sémantiques de ces attaques mais aussi des défenses possibles, est précisément l'objet de ce livre d'Olivier Kempf et qui inaugure une collection consacrée à la cyberstratégie.

Le livre débute par une introduction qui décrit avec logique les trois niveaux du cyber qui ont la faveur de l'auteur (couches matérielles, logiques et sémantiques) avant de proposer une définition et donnent quelques principes pérennes régulant ce milieu (dont celui de l'opacité qui réintroduit une bonne dose de brouillard dans la stratégie). Puis O. Kempf s'attaque dans une première partie et à travers six chapitres aux lieux du cybersespace, aux représentations stratégiques du cybersespace, au cybersespace comme théâtre, à la temporalité dans la cyberstratégie (bien plus long que souvent perçu si l'on ne s'intéresse qu'au résultat d'un défacement) et aux acteurs (privés, collectifs et étatiques). La seconde partie, qui prend place, peu avant les deux tiers de l'ouvrage détaille les attitudes stratégiques, la dissuasion et les postures stratégiques avec de courtes notices sur les Etats-Unis, la Russie, la Chine, la France et Israël. Après la conclusion, deux annexes (principes et check-list de l'action stratégique) et une bibliographie fournie (mais malheureusement pas parfaite) complètent le manuel.

Le début est assez ardu, avec de nombreux concepts, que la relative difficulté de lecture n'aide pas à appréhender (et il reste quelques erreurs typographiques ou de construction comme à la p. 52). Les différents éléments que l'auteur présente y paraissent assez esseulés, mais une fois que ce dernier commence à les rapprocher et les combiner, le livre gagne beaucoup en lisibilité (même si O. Kempf aime beaucoup accoler l'adjectif « étonnante » à la trinité clausewitzienne). Par nécessité d'accessibilité, il n'y a quasiment pas de notes infrapaginales mais O. Kempf cite ses sources dans le texte de manière assez fréquente pour pouvoir contenter le lecteur averti (le spécialiste ayant a priori peu besoin de cet ouvrage). Point fort dès qu'il s'agit d'un manuel, l'auteur pratique un fin *teasing* qui doit encourager le lecteur à aller plus loin et à contrer son éventuelle frustration (comme à la p. 40 avec la symbolique du chiffre 300). Il fait aussi réfléchir le lecteur,

qui peut ne pas être d'accord avec l'auteur (comme par exemple p. 93 avec la répartition sujet/dictature et citoyen/démocratie ou p. 129 sur le pouvoir égalisateur de l'atome). Par contre l'auteur confond criminalité et délinquance (p. 81) ou reproduit une phrase, certes pas sans sens esthétique, de C. Prazuck qui a le malheur de comparer les choux (largo, un tempo) et les carottes (staccato, un phrasé) (p. 73).

Si vous aviez raté quelques épisodes dans la compréhension des mécaniques du cyberspace ou jamais pris le départ concernant la cyberstratégie (sans aller dans la guerre électronique), ce manuel se suffit aussi à lui-même pour effectuer cette remise à niveau (updater le logiciel cerveau ?). Il rassemble enfin une documentation éparsée dans un ouvrage concis (160 pages) et souvent très clair. Encore un futur classique de O. Kempf !

(la coquille confine parfois à la poésie, avec la « champagne électorale de B. Obama en 2008 » 7,5)

par spurinna @ 08.01.13 - 00:01:16

<http://casalibri.blog.fr/2013/01/07/introduction-a-la-cyberstrategie-15406212/>

Rétroaction pour l'article "Introduction à la Cyberstratégie"

Guillaume [Visiteur]

29.10.13 @ 09:53

C'est un grand livre. Je viens de terminer la lecture.

Le propriétaire de blog a changé ce commentaire le 29.10.13 21:03



Space Race

Essai d'histoire de la conquête spatiale de Deborah Cadbury.



Peut-être avez-vous souvenir de cette série plutôt bien faite, diffusé sur arte fin 2006, sur l'histoire de la conquête spatiale. Le présent livre rassemble les recherches qui ont conduit à cette production (dont l'auteur a été la co-productrice, pour la partie britannique, dans une coproduction russo-germano-britannique). Il n'y a donc pas à s'étonner des parallèles, dans la construction par exemple, que l'on peut trouver quand on observe ces deux œuvres.

L'ouvrage n'est pas scientifique même s'il est solide et donne parfois plusieurs avis sur un même fait. Organisé en cinq parties et 21 chapitres, il retrace la conquête de l'espace, des V2 à l'arrivée de l'homme sur la Lune. La première partie est un état des lieux de la fuséologie allemande, des biographies des débuts de Sergei Koroleff et Wernher von Braun (les deux ingénieurs qui s'affronteront sans jamais se rencontrer) et de ce que savent les Alliés des V2. La seconde partie est celle où Etatsuniens et Soviétiques recherchent les ingénieurs et techniciens allemands qui ont conduit le programme balistique avec leurs plans, ainsi que des exemplaires de V2 et de moteurs. Ils mettent rapidement en place leurs propres unités de recherche.

La troisième partie conte les tentatives des deux nations en concurrence (le Royaume Uni, qui a bien gentiment renseigné les Etats-Unis est aussi hors course et de toutes façons occupées à sa reconstruction) pour atteindre l'espace, tandis que la quatrième partie est consacrée à la conquête de l'étape orbitale. Koroleff avait depuis le début la haute main sur les fusées en Union Soviétique (même si les militaires ne veulent pas aller en orbite, ils veulent pouvoir lancer des missiles balistiques), mais c'est à ce moment que von Braun arrive enfin au sommet du programme étatsunien, bien aidé en cela par le vol orbital de Youri Gagarine. La dernière partie est celle de la course vers la Lune, entre des Etats-Unis humiliés qui veulent leur revanche et des Soviétiques qui n'arrivent pas à concentrer leurs moyens et ralentis par la mort de Koroleff. En juillet 1969, l'URSS perd la course du premier homme sur la Lune et n'en enverra même jamais un de ses ressortissants sur le sol sélène. La course spatiale s'achève, du moins pour un temps.

D'une lecture agréable, ne tombant pas dans l'hagiographie (v. Braun n'est pas décrit comme on l'aurait fait dans les années 60, avec un dossier au FBI maintenant déclassifié et bien alourdi de sa responsabilité à Dora, l'usine concentrationnaire de fabrication des V2 qui a conduit à la mort 25 000 prisonniers de guerre et déportés) et très accessible, c'est un bon livre, exempt de fautes majeures et appuyé sur une bibliographie solide voir très solide. On peut juste regretter que Tzar soit traduit en roi (p. 261) et qu'il n'y ait rien sur le fait que Titov ait aussi été pu avoir été écarté du premier vol d'un homme dans l'espace à cause de son prénom, German (p. 232, même si il y avait d'autres causes, dont celle de l'origine sociale). Rien de bien

lourd donc, pour faire un très bon livre généraliste sur le sujet.

Et puis cela permet de se rappeler comment l'Homme est allé dans l'espace et sur la Lune, dans des conditions folles de danger et dans des boîtes en métal qui tenaient avec peu de choses.

(des minarets au Kremlin p. 168, voilà une nouvelle ! 6,5/7)

par spurinna @ 15.01.13 - 00:33:13

<http://casalibri.blog.fr/2013/01/14/space-race-15428665/>

Pourquoi la guerre ?

Opuscule épistolaire d' Albert Einstein et Sigmund Freud, introduction de Christophe David.



Au début des années 1930, l' Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI), une émanation de la Société des Nations créé en 1926, veut matérialiser le dialogue entre intellectuels occidentaux au travers d' entretiens et de correspondances publiées. Ces rencontres avaient pour but de faire naître une sorte de nouvel humanisme comme voie vers la paix mondiale. De grands intellectuels du temps (Paul Valéry, Henri Focillon, Aldous Huxley ou Johan Huizinga par exemple) sont mobilisés pour ce qui est des correspondances sur différents sujets. A. Einstein, malgré une relation assez compliquée avec la SDN et l' IICI, est très proche idéologiquement des idées de l' IICI (même s' il subodore une trop forte influence française à son goût) et accepte donc le projet d' une correspondance sur le thème de la guerre et de sa fin avec S. Freud, avec qui il avait déjà correspondu, mais de manière privée, par ailleurs. La relation entre Freud et Einstein est elle aussi sujette à des hauts et des bas par ailleurs : Freud a pu considérer que l' on avait fait la vie bien plus facile à Einstein qu' à lui-même, lui le pionnier, et Einstein quant à lui était très réticent devant la psychanalyse.

Cette correspondance commandée se limite à deux lettres, une pour chacun des deux auteurs. Ce qui fait bien court pour une correspondance. Schématiquement, on peut dire que A. Einstein pose des questions à S. Freud tout en exposant une vision du monde où les nations se sont au fur et à mesure agrégées à de grands ensembles pour finalement établir une paix kantienne. Est-il possible de placer l' esprit de l' homme dans une volonté de paix, telle est la question finale de A. Einstein. Une question à laquelle répond S. Freud mais sans doute pas dans le sens ni d' Einstein, ni celui des plus idéalistes de la SDN (et des positivistes qu' il peut encore rester en 1933. En effet S. Freud centre sa réponse d' abord sur la nécessité de la Force pour créer du Droit mais surtout sur la pulsion de mort, partie inamovible de l' individu, que seule peut contrebalancer le développement de la culture. Ce qui éloigne de beaucoup l' époque où disparaîtra la guerre

Dans sa traduction originale de 1933, c' est un opuscule très agréable et très rapide à lire (65 pages) mais surtout d' une clarté lumineuse et plutôt accessible. Le commentaire introductif de Christophe David est du plus grand intérêt pour non seulement situer cette œuvre dans son temps mais plus encore pour situer cette même œuvre dans l' histoire des relations entre S. Freud et A. Einstein.

Un bon petit livre réflexif, même si les deux auteurs sont à la limite du dialogue de sourds.

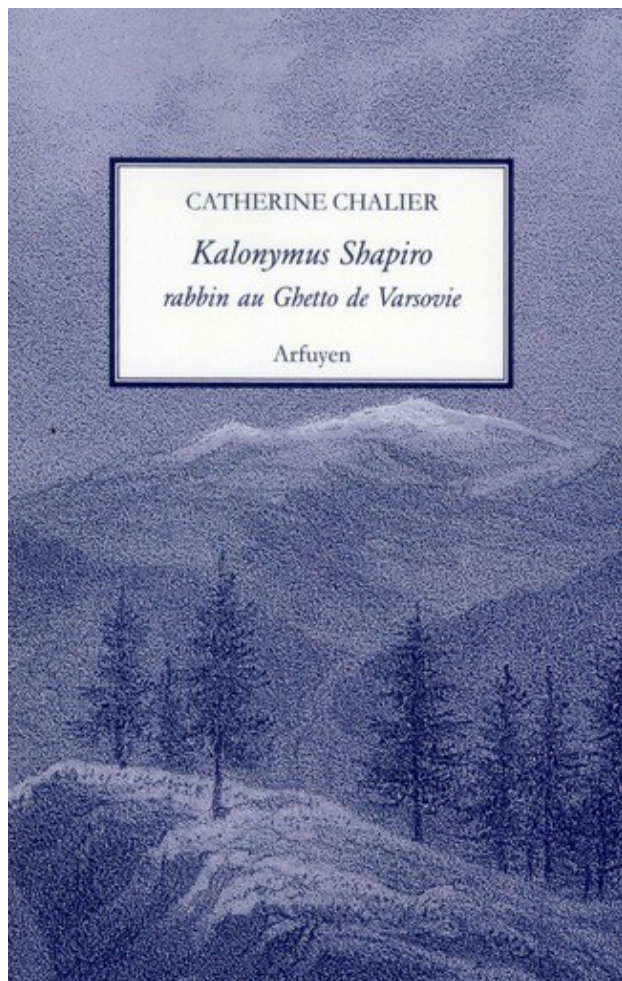
(un livre qui, à peine publié, a été brûlé lors des autodafés nazis un mois plus tard ... 7,5)

par spurinna @ 16.01.13 - 22:28:17

<http://casalibri.blog.fr/2013/01/16/pourquoi-la-guerre-15435510/>

Kalonymus Shapiro, rabbin au Ghetto de Varsovie

Biographie et présentation de la pensée hassidique d'un rabbin du ghetto de Varsovie par Catherine Chalié.



La vie dans le ghetto de Varsovie nous est connue en partie par les écrits qui ont été enterrés dans le ghetto et retrouvés après 1945. Mais parmi ces textes rescapés de la destruction, celle du ghetto, de la ville et de leurs auteurs, figure les homélies d'avant et de pendant la guerre d'un rabbin orthodoxe, Kalonymus Shapiro (Kalonymus est la forme hellénisée de Shem Tov, « bon (re)nom », qui est aussi le surnom du fondateur du hassidisme contemporain, Israël ben Eliezer, dit le Baal Shem Tov).

Ce livre n'est malheureusement pas une traduction commentée des écrits de K. Shapiro mais une sélection de passages du Chemin du Roi (Derekh Melekh) et du Feu saint (Ech Qodech), traduits de l'hébreu et sur 60 pages, précédé d'un commentaire en six parties avec conclusion. La première de ces parties expose brièvement la vie du rabbin Shapiro, issue d'une famille rabbinique hassidique et qui exerce avant la Première Guerre Mondiale dans les faubourgs de Varsovie, avant de s'occuper en parallèle d'une communauté dans Varsovie même. En 1923, il y fonde la plus grande yeshiva hassidique de l'époque. Mais ce n'est pas suffisant pour retenir la jeunesse juive, tentée par le socialisme, le sionisme ou le bundisme. Il perd son fils et sa belle-fille dans un bombardement au début de la guerre. En novembre 1940, il entre au Ghetto de Varsovie et est témoin à l'été 1942 des déportations vers Treblinka (300 000 victimes). Il ne survit pas à la liquidation du Ghetto en mai 1943.

Les chapitres suivants font une analyse des changements dans la pensée du rabbin et ses particularités avec une présentation des deux œuvres ici considérées, l'impact du vécu sur la théologie de K. Shapiro, les thèmes du voilement de Dieu et de Sa Présence, la détresse devant la persécution des « méchants » (les Nazis ne sont jamais autrement identifiés, ce en quoi ils rejoignent les Egyptiens, Romains et autres), le lien entre la

faiblesse des corps et celle des âmes (comment ne pourrait-elle pas être compréhensible dans un tel environnement de mort ?) et la lumière divine intérieure (entre autres sujets abordés). La conclusion est absolument excellente, centrée sur la résistance spirituelle (comme refus de l'humiliation, de l'offense et du mépris) à laquelle a concouru le rabbin dans le Ghetto et plus particulièrement dans l'usine dans laquelle il travaillait.

Nous ne cacherons pas que la lecture tant des extraits (qui ont le bon goût de correspondre en majorité aux références données par C. Chalier) que du commentaire de C. Chalier sont d'une grande difficulté et nécessitent en plus d'être bien accroché des connaissances assez conséquentes (la Bible en premier lieu mais aussi sur le judaïsme). Et même avec ça en poche, on est loin d'être assuré de tout comprendre, les homélies s'adressant à des hommes qui ont voué leur vie à l'étude de la Torah, du Talmud et de la Halakha (pour débiter). Mais la découverte vaut le coup.

(K. Shapiro est l'une des très très rares autorités hassidiques p.87 qui considère que non seulement les femmes peuvent étudier mais qu'en plus elles peuvent devenir des saintes (Justes) et des exemples 6/6,5)

par [spurinna](#) @ 21.01.13 - 22:08:14

<http://casalibri.blog.fr/2013/01/21/kalonymus-shapiro-rabbin-au-ghetto-de-varsovie-15452042/>

How to Stage a Military Coup

From Planning to Execution.

Essai pédagogique et analytique de politologie appliquée de David Hebditch et Ken Connor.

Vous êtes un général, doté d'une belle carrière et d'un peu de charisme ? Vous pensez que le gouvernement n'a pas rétribué votre talent à sa juste valeur ? Ce livre est fait pour vous. Vous y apprendrez toutes les erreurs à ne pas commettre et comment bien planifier votre prise de pouvoir et avec quelles aides. Mais sachez aussi que toutes les tentatives ne sont pas couronnées de succès et qu'il faudra se méfier de vos co-conspirateurs avant, pendant et après le coup d'Etat. Le dur métier de putschiste

Le principe est simple : une idée, un exemple. Les deux auteurs suivent majoritairement ce principe au travers de 10 chapitres d'inégales longueurs mais qui passent en revue (ah !) tous les aspects d'un coup d'Etat militaire (partant de la constatation qu'un coup d'Etat civil n'existe pas). Le premier chapitre propose une catégorisation des coups d'Etat (de rupture, conservateurs, de veto pour les catégories principales avec des éclairages sur les formes particulières que sont les coups d'Etat sans effusion de sang, le coup d'Etat accidentel, le faux coup d'Etat et le contre-exemple, l'intervention militaire) avant de passer dans un second temps aux motivations. Le troisième chapitre met les mains dans le cambouis avec la planification et ses deux exemples, l'Iran en 1953 et le Putsch des Généraux de 1961. Le chapitre suivant va plus avant encore dans l'application en traitant de la question essentielle du recrutement des putschistes et des troupes, de leur entraînement, du combat urbain, des check-points routiers et des arrestations et de leurs conséquences (gouvernement, chefs militaires etc).

Le cinquième chapitre aborde un aspect compliqué de la mise en œuvre d'un coup d'Etat, celui de la sécurité de la conspiration (contre-surveillance, sécurité des communications, avec des conseils pratiques !) avant que les auteurs ne passent dans le chapitre suivant aux soutiens extérieurs qu'un coup d'Etat peut avoir (Chili en 1973, l'Ouganda en 1971 et l'opération Condor). Les deux chapitres suivants sont plus géographiques. Le lecteur part d'abord pour le Pacifique et l'Océan Indien avec les coups d'Etat en série aux Comores, Seychelles et Fidji, puis il voyage plus au nord en s'arrêtant à Abou Dhabi, Oman et l'Iraq (1958, 1959, 1963, 1968 et celui qui a été court-circuité en 2003). Le neuvième chapitre s'intéresse quant à lui à l'externalisation des moyens, à savoir l'emploi de mercenaires (la Guinée Equatoriale est l'exemple qui occupe tout ce chapitre). Enfin, le dixième et dernier chapitre propose une méthode pour déterminer où auront lieu les prochains coups d'Etat à l'aide de dix questions simples. Deux appendices (les coups, évoqués ou non, par pays et dates), les notes et un index complètent le volume.

Chaque chapitre ou presque s'ouvre sur quelques paragraphes de fiction ayant pour thème l'organisation d'un coup d'Etat en Grande-Bretagne, ce qui ne manque pas d'interpeller le lecteur. Mais n'est-ce pas moins étonnant quand on sait que les deux auteurs ont tous deux été soldats au sein des SAS ? Et de cette double expérience (britannique et forces spéciales), les deux auteurs ont gardé une très grosse dose de cynisme (enfin surtout D. Hebditch qui signe l'essentiel du livre, K. Connor signant des interventions souvent autobiographiques), qui, marié à un humour très insulaire, donne un ton des plus jouissif à ce livre (et à son thème noir par essence). Pour tout dire, la lecture est non seulement facile, elle est en plus très plaisante. Ce livre se dévore et on se surprend même à rire ! La seconde édition, parue en 2008, est bien entendue déjà datée (p. 171), mais les passages sur l'Irak ne sont pas pour autant périmés. Il faudra juste faire attention aux paragraphes sur l'Algérie (c'est-à-dire l'Algérie époque française) où là par contre, l'auteur n'a dramatiquement rien compris (surtout p. 67-68) et il y aurait des termes à mieux choisir concernant Mayotte (p. 137). Un peu rapidement, D. Hebditch considère que seuls les Anglo-Saxons ont des unités militaires spécialisées dans l'interrogation des prisonniers (p. 96), mais ce sont là les uniques reproches que l'on peut faire aux auteurs. Tout le reste est d'une grande solidité, qui s'appuie sur une solide bibliographie (y compris numérique) que l'on ne peut malheureusement pas fouiller puisqu'elle n'est pas donnée en fin de volume. Quelques documents sont reproduits en illustration.

Ce livre est une mine remplie de pépites grosses comme le poing. Et comme l'or, jamais démodé avec ça !
Vous avez dit « Mali » ?

(L. Etrangleur de Kampala, dit Amin Dada, réputé « peu doté en matière grise » par les services britanniques (p. 125) et pourtant soutenu par eux. Et qui ont finalement voulu s'en débarrasser (8/8,5))

par [spurinna](#) @ 24.01.13 - 23:47:11

<http://casalibri.blog.fr/2013/01/24/how-to-stage-a-military-coup-15462659/>

Prolétaires de tous pays, excusez-moi !

Analyse du rire et des rieurs en Union Soviétique de Amandine Regamey.

Il y a deux catégories de livres traitant du rire. La première, celle du Rire de Henri Bergson, ne conduit pas le lecteur à ne serait-ce que bouger les commissures des lèvres. Puis, il y a la seconde catégorie, qui a la bonne idée d'allier une analyse à des exemples bien choisis et qui agrémentent la lecture de sourires voir même de rires. Vous aurez compris que c'est à cette catégorie qu'appartient Prolétaires de tous pays, excusez-moi !

Y compris sous un régime totalitaire, des blagues continuent de naître et de se transmettre. S'attaquant féroce­ment au gouvernement ou essayant d'alléger les soucis de la vie quotidienne, elles sont aussi le signe d'un double langage, comme le montre très bien la blague suivante « Tant qu'ils continueront de faire semblant de nous payer, nous ferons semblant de travailler » (p 154). Mais ce genre même de blagues pouvait vous envoyer au goulag sous Staline, comme le montre le premier chapitre du livre consacré à la Terreur et comment on en riait (sous cape). Mais l'exemple venait de tout en haut, puisque Staline lui-même riait de la Terreur qu'il faisait régner. Dans le second chapitre, l'auteur veut démontrer que la dérision était elle aussi dérisoire avant de montrer l'évolution, la libéralisation, de l'action de l'Etat soviétique contre les rieurs après Staline.

Le chapitre suivant met en relief le changement de style dans les blagues prennent pour cible les dirigeants et mettant en parallèle l'état de santé de ces mêmes dirigeants et le ressenti des citoyens soviétiques quant à la santé du pays et son avenir. Les dirigeants sont décrits comme des bouffons, des impuissants et des malades au bord de la tombe. Si les dirigeants du moment sont brocardés mais Lénine lui-aussi est au centre de nombreuses blagues et poésies, surtout quand le pouvoir veut le mettre à l'honneur (pour les anniversaires de la Révolution d'Octobre par exemple). La figure de Lénine est ainsi retournée mais parfois rejoint aussi la figure du bon tsar caché dont on attend le retour, un classique de la paysannerie russe. Le cinquième chapitre est lui consacré aux problèmes d'approvisionnement et aux comparaisons entre communisme et capitalisme. Le saucisson tient dans ce chapitre un rôle prépondérant. Puis dans un sixième et dernier chapitre, A. Regamey décrypte les blagues mettant en scène les nationalités composant la Russie et l'URSS et les relations entre l'URSS et les peuples frères d'Europe centrale et orientale au travers des blagues qui parcouraient non seulement ces pays mais aussi la Russie, dont les citoyens étaient aussi conscients de l'image qu'ils donnaient.

La conclusion, trop brève même après 220 pages, aborde la place des blagues, leurs renouvellements ou leurs adaptations, après la chute du régime soviétique, la prise de pouvoir de Boris Eltsine et l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine. A. Regamey y expose ses doutes sur V. Poutine et sa politique.

Il faut en premier lieu souligner la qualité des traductions de ces histoires drôles recueillies dans les années 90 dans l'ex-URSS. Les double-sens et les subtilités ont été gardées par l'auteur et l'appareil critique permet leur pleine compréhension. Peut-être que les analyses auraient pu aller encore plus loin, mais les blagues sont des sources difficiles à analyser car leurs origines ne sont pas toujours identifiables (même si l'on peut voir des blagues voyager dans le temps et l'espace, ou alors présentes tant en URSS que dans l'Allemagne du IIIe Reich). Juste une petite erreur à déplorer, p. 104, sur l'attentat contre Leonid Brejnev et le chauffeur des cosmonautes qui est tué et non pas blessé.

Ce livre est une très bonne plongée dans les mentalités soviétiques qui en plus fait passer d'agréables moments. Pour tous publics !

(« Vous n'avez toujours pas de viande ? Ah non, nous, nous n'avons pas de poisson. C'est dans le magasin d'en face qu'ils n'ont pas de viande. » 7,5)

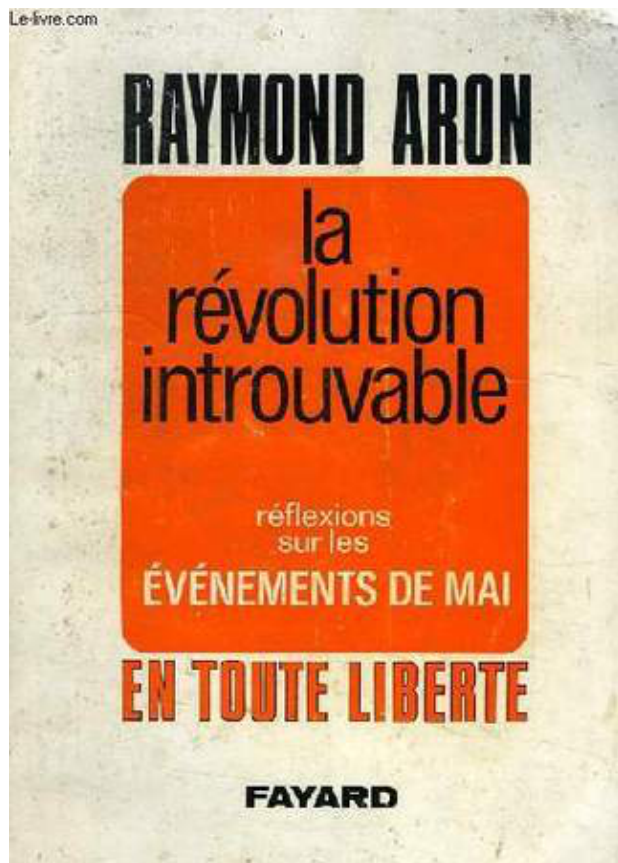
par spurinna @ 29.01.13 - 00:09:22

<http://casalibri.blog.fr/2013/01/28/proletaires-de-tous-pays-excusez-moi-15475482/>

La Révolution introuvable

Réflexions sur les événements de mai en toute liberté.

Essai d'histoire et de sociologie immédiate de Raymond Aron.



On peut être un disciple d'Alain, camarade de J.-P. Sartre et P. Nizan, et ne pas être pacifistes ni très à gauche (sans parler du fait de rejoindre Londres en 1940). C'est le parcours de Raymond Aron, philosophe, sociologue, géopoliticien et journaliste qui fut un observateur aux premières loges des événements de mai 68, en tant que professeur à l'Université de Paris. Et le livre, qui est un dialogue (mais pas du genre très libre) entre R. Aron et l'éternel Alain Duhamel est écrit dans la foulée pour être publié en juillet 1968. La précipitation se ressent, au vu du nombre assez important de coquilles dans les 188 pages de ce livre.

Chaque chapitre, qui correspond lui-même à un entretien, est dominé par un thème que R. Aron fait ressortir de ce qu'il a perçu des mois de mai et juin 1968 en France. L'introduction permet de rappeler que R. Aron souhaitait une réforme universitaire dès avant 1968 et il montre que dans le monde intellectuel, mai 68 a sans doute rebattu quelques cartes. Le premier chapitre a pour maîtresse idée que mai 68 était loin d'être une révolution mais bien plus un psychodrame, puisqu'il n'y a jamais eu d'intentions insurrectionnelles. R. Aron en profite aussi pour dire que la politique extérieure du général De Gaulle est bien trop proche de l'URSS (libéral mais sûrement pas gaulliste !) et exprimer son avis sur la schizophrénie française où se mêle l'aspiration à la modernité et son rejet. Il moque enfin le rejet de la bureaucratie par les manifestants et en même temps leur idéologie soviétique. Le second chapitre traite de l'Université d'une manière descriptive et comparative avant d'évoquer la propension des étudiants et enseignants à regarder le passé pour y chercher des modèles. Il y est aussi très critique vis-à-vis des étudiants bourgeois, dont il veut souligner le fait qu'ils étudient avec les impôts des ouvriers. L'auteur aborde aussi les points négatifs et positifs du pouvoir étudiant et la place qu'il peut avoir dans la future Université rénovée (accolé à la question des moyens).

Le troisième chapitre s'intéresse au gaullisme, et derrière lui la Ve République. R. Aron y montre aussi qu'il n'est point gaulliste, loin de là mais montre aussi que l'alternance à gauche n'était pas viable, si, devant la

faiblesse momentanée du gouvernement, la gauche était appelée au pouvoir (après un court passage sur les tactiques des différentes forces politiques). La quatrième et dernier chapitre termine enfin avec des considérations sur les intellectuels (et les gaullistes) en mal d'une révolution. Le reproche principal de l'auteur est ici que cette « révolution » n'avait aucune idéologie. A la fin du chapitre, R. Aron décrit l'intelligentsia française et son rapport avec elle. La conclusion, enfin, essaie en cinq mouvements d'expliquer les tenants et les aboutissants de Mai 68 et ce de manière très sociologique (« [Les Français] compensent par des rêves égalitaires et anarchistes la rigidité de leurs organisations » p. 147). Le livre se achève avec en annexe la reproduction de treize articles que R. Aron a fait paraître dans Le Figaro entre le 15 mai et début juillet 1968 (la date manque pour le dernier article mais il est vraisemblablement daté d'après le 28 juin).

Le présent livre est bien sûr très daté. Qui aujourd'hui s'interroge sur la solidité et la pérennité de la Ve République, qui en 1968 avait à peine dix ans ? Qui aujourd'hui parle encore de civilisation industrielle (p. 115) ? Cependant, quand l'auteur identifie les problèmes de l'Université, on constate que si peu de choses ont changées (et que certaines, comme la gouvernance, après avoir évolué sont retournées à un état plus proche de l'avant 68 et des réformes universitaires de 1970) Ce qui semble avoir beaucoup évolué reste cependant la relation enseignant/étudiant, sans doute beaucoup moins coupée qu'en 1968.

Une petite connaissance des années 60 (notamment au niveau politique) est fortement recommandée pour une compréhension pleine et complète de ce livre mais sa forme le rend facile à lire et permet une plongée agréable dans ce qui fut le moment fort de toute une génération.

Il est fort à parier que ce petit aperçu de la pensée de R. Aron, le 300e article "culture" de ce blog, marque pour ce blog le début d'une petite série, forte de trois ou quatre unités.

(« Si vraiment les hommes [les metteurs en scène roulant en Ferrari et les fils de PDG roulant en voitures achetées par les parents] souffrent de leurs privilèges et des commodités dont ils bénéficient, divers chemins du renoncement s'offrent à eux. » 7)

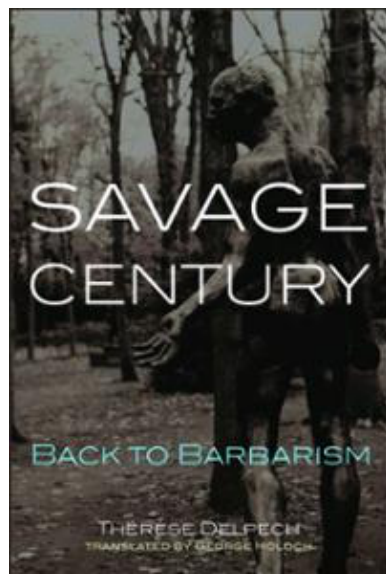
par spurinna @ 05.02.13 - 22:33:55

<http://casalibri.blog.fr/2013/02/05/la-revolution-introuvable-15504741/>

Savage Century

Essai de géopolitique de Thérèse Delpech.

Publié en français sous le titre : L'Ensauvagement. Le retour de la barbarie au XXIe siècle.



Il est toujours des auteurs que l'on lit trop tard. Thérèse Delpech en fait assurément partie, elle qui est décédée en janvier 2013 et dont la notice nécrologique nous a donné envie de lire l'une de ses œuvres. Personnalité à la carrière riche et variée, T. Delpech possède une belle bibliographie dont on ne peut avoir ici qu'un aperçu. Souvent décrite proche des néo-conservateurs étatsuniens (mais reste à savoir lesquels), T. Delpech n'hésite pas à donner le fond de sa pensée de manière directe, le présent livre ne faisant pas exception.

Ce dernier s'organise en dix-huit chapitres et quatre parties. La première partie, après un prologue de vingt pages (mais qui manque d'explications sur le décalage homme/histoire, un décalage causé par l'immédiateté du XXe siècle), parle de responsabilité politique, du principe du plaisir, de l'ensauvagement du XXe siècle et de la corruption des principes (J.-P. Sartre en prend pour son grade ici). L'image dominante de cette partie est celle du télescope tourné vers le passé. La seconde partie est consacrée à l'année 1905 qui, à juste titre, est considérée par l'auteur comme une année charnière à beaucoup de points de vue. Il y est question de l'état du monde en 1905, de la naissance de la modernité, du totalitarisme comme élément imprévisible et du début de la crise morale en Occident.

Passé ce retour en arrière chronologique, T. Delpech fait un petit saut dans le futur pour s'arrêter en 2025 dans la troisième partie. Elle y explicite le rapport entre mémoire et projection dans le futur, faire trois paris sur ce que sera le monde en 2025, définir des questions ouvertes (quelle maîtrise du développement technique, terrorisme non-conventionnel, la prolifération nucléaire au Moyen-Orient, les conséquences de la désintégration de l'Afrique, Israël-Palestine, la Turquie et l'Europe, la fin du Pakistan, une guerre entre la Chine et Taïwan, la course aux armements en Asie, la coexistence des Grandes Puissances et pour finir, la crainte que le XXIe siècle soit le siècle de la peur.

Enfin, dans une quatrième partie, T. Delpech revient en 2005 avec le douzième chapitre et un balayage du paysage géopolitique. Puis l'auteur s'attaque à trois pays qu'elle ne tient pas particulièrement dans son cœur (et ne s'en cache nullement) : la Russie, la Chine (ou plus exactement les deux Chine) et la Corée du Nord. Après cela, T. Delpech traite des opinions publiques, de l'unité de l'Occident, de la nécessité de repenser l'armement atomique (avec la multiplication des acteurs). Le livre s'achève sur l'état moral du monde, que l'auteur voit de manière très pessimiste, « une âme en morceaux » selon le titre du chapitre.

Ce livre est une très bonne machine à faire avancer la réflexion du lecteur. Globalement très clair et direct grâce à des chapitres souvent courts (malgré de petites redites ou des images mal maîtrisée comme la tempête « libérée de ses liens » p. 6), il est plutôt accessible. Mais s'il fait avancer la réflexion du lecteur, c'est aussi parce que les avis de l'auteur sont tranchés et que l'on peut ne pas être d'accord avec ses affirmations. L'Alsace-Lorraine était-elle une cause réelle de la guerre en 1914 (p. 26) ? Quelle culpabilité de la France au Rwanda (p. 41) ? Comment la France aurait-elle pu être plus impliquée dans l'Algérie des années 90 (p. 41) ? L'auteur déplore aussi l'absence d'autorités françaises pour la commémoration du 60e anniversaire du soulèvement de Varsovie, mais sans faire le parallèle avec l'absence de célébrations du bicentenaire d'Austerlitz (p. 44). La traduction en anglais a aussi quelques ratés (le KGB, des forces spéciales ?), mais on ne peut lui imputer toutes les petites erreurs que contient ce livre qui fait entendre une musique particulière, loin ou du moins pas puisant aux mêmes sources, de la Realpolitik. A l'évidence pour l'auteur, la maladie morale (mentale ?) de l'Occident et plus particulièrement de l'Europe rejailit sur sa politique internationale.

Si l'exercice de la prévision est difficile (et l'écart entre 2005, année d'écriture, et 2013 le démontre, sans même penser à 2025) il est néanmoins ici fait avec une hauteur de vue très appréciable et de plus fait par un spécialiste du nucléaire (domaine revenue sur le devant de la scène il y a quelques jours avec la Corée du Nord dont l'auteur détaille le chantage).

Un autre son de cloche, qui fait tourner la tête vers d'autres visions. D'autres livres appellent.

(la sphère d'influence française en Afrique reprise par le Nigeria, ça en prend pas trop le chemin p. 96 7/7,5)

par [spurinna](#) @ 15.02.13 - 00:23:38


<http://casalibri.blog.fr/2013/02/14/savage-century-15533743/>

Rétroaction pour l'article "Savage Century"

Boba [Visiteur]

11.03.13 @ 17:53

Ce genre d'ouvrage est étrange, alors que l'on vit une période exceptionnellement calme dans l'histoire du monde en termes de guerre, crimes, etc. On trouve nombre d'ouvrages ou d'articles vantant l'extrême barbarie de la société actuelle.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

13.03.13 @ 21:56

En Occident sans doute mais ailleurs, c'est moins sûr. Oui T. Delpech n'est pas toute seule à critiquer le post-modernisme (même si je ne connais la différence de degré entre la barbarie et l'extrême barbarie).



Les Rêveurs IV, La folie des dieux

Roman fantastique de David et Leigh Eddings.

Et voilà enfin le quatrième volume de ce cycle pour le moins décevant. Les trois précédents tomes nous avaient fait nous poser toute une palanquée de questions sur notre lecture des autres livres des époux Eddings, et même de leur livre emblématique (et considérée par de nombreux spécialistes comme l'une des plus importantes du genre), la Belgariade.

Tout espoir nous avait abandonné à la fin du second tome de la série. A la fin du cycle, comment ne pas croire que l'espoir même a été banni du monde ? Le scénario de cette fin de cycle tient sans nul doute sur une moitié de carte de visite. Comme dans les épisodes précédents, le Vlagh veut envahir le pays de Dhrall avec ses hordes d'insectes, cette fois-ci en passant par le dernier col possible. Et là encore, des armées de mercenaires sont envoyées sur place, avec force fortifications. Un peu de magie pour arrêter l'invasion, et aucune mise en danger des protagonistes (en plus d'incohérences géographico-tactiques). Finalement, une équipe de quatre personnages traverse les Terres Dévastées pour mettre fin aux agissements du Vlagh en deux temps trois mouvements.

Comment trouver de quoi repêcher ce livre insignifiant est extrêmement mauvais, et cela saute aux yeux du lecteur toutes les cinq pages. En plus du scénario ou de son absence, les dialogues sont toujours aussi affligeants (et dupliqués) et les essais de style (dont celui qui veut faire vivre le même épisode à travers les yeux de plusieurs personnages) sont des échecs complets et dont on peut même se demander s'ils ne sont pas là que pour délayer tant ils apportent aucune différence quant à l'histoire. Le retournement final est d'une profonde débilite, ou au contraire l'arrivée soudaine et inespérée de la lucidité chez les auteurs tant elle montre, par l'absurde, l'inanité de ce cycle.

Les personnages n'ont pas gagné en épaisseur et certains (la reine Trenicia ou Ekial le prince Malavi, mais ce ne sont de loin pas les seuls) sont dans l'histoire pour faire nombre. Autant dire que, comme une escadre navigue à la vitesse de son navire le plus lent, les relations entre les personnages sont du même niveau (la relation Narasan/Trenicia est d'une mièvrerie sans fond). Si à cela il faut ajouter les incohérences qui vivent en troupeau dans ce livre, la coupe est plus que pleine.

Ce cycle est à éviter pour tout heureux lecteur d'un bon livre des époux Eddings. Les autres n'y perdront pas leur temps non plus.

(les auteurs ne respectent même pas les cadres ethniques qu'ils se sont donnés 1,5)

par [spurinna](#) @ 25.02.13 - 15:06:49

<http://casalibri.blog.fr/2013/02/25/roman-fantastique-de-david-et-leigh-eddings-et-voila-enfin-15567010/>

L'opium des intellectuels

Essai pamphlétaire de Raymond Aron.

« L'art des intellectuels britanniques est de réduire à des termes techniques des conflits souvent idéologiques, l'art des intellectuels américains de transfigurer en querelles morales des controverses qui concernent bien plutôt les moyens que les fins, l'art des intellectuels français d'ignorer, et bien souvent d'aggraver, les problèmes propres à la nation, par volonté orgueilleuse de penser pour l'humanité entière. (p. 258) »

Le second volet de la série « Aron » (qui n'est pas une série du 100 mètres chère Christine) est consacré à L'opium des intellectuels, paru en 1955 (et que son auteur aurait aimé remanier en 1968, comme il le déclare dans la Révolution introuvable, voir [ici](#)). Le sociologue et philosophe libéral, grand connaisseur de K. Marx, y analyse le marxisme (dans son acception bolchéviste) comme un phénomène religieux. Deux ans après la mort de Staline, l'auteur fustige les intellectuels qui se réclament ou adhèrent au communisme malgré sa forme criminelle et totalitaire dans tous les pays où il s'est imposé.

Bien que le livre soit organisé en trois parties, on peut diviser de manière différente cet ouvrage qui a fait du bruit à sa sortie et ceci en deux parties. La première, qui rassemble les deux parties de l'auteur, est consacrée à la gauche et au communisme, tandis que la seconde est centrée sur les intellectuels. R. Aron s'attaque tout d'abord à ce qu'il qualifie de mythes : celui de la gauche, celui de la révolution et celui du prolétariat. L'auteur conclut sa première partie avec l'optimisme politique. Dans un second temps, R. Aron s'attaque à l'idolâtrie de l'Histoire dont il dit le communisme victime. La partie commence avec la différenciation entre hommes d'Eglise et hommes de foi (infaillibilité du parti, procès et aveux etc), avant de discourir sur le sens de l'Histoire avant de finir sur l'illusion de la nécessité (prévisions historiques et théoriques) et la maîtrise de l'Histoire.

Enfin, la troisième partie de l'auteur s'intéresse à l'intelligentsia et son rapport à la patrie (définition, rapport à la politique, paradis et enfer des intellectuels), aux idéologies de l'intelligentsia (faits majeurs, débats nationaux, Japon et Inde), à sa quête de religion (de la religion civile au stalinisme, militants et sympathisants etc) et à son destin. Le livre de 333 pages s'achève sur une très belle conclusion qui espère une fin de l'âge des idéologies par la venue des sceptiques.

Le livre n'est pas aisé à lire. Premièrement, il faut bien se souvenir du contexte de l'année 1955, non seulement politique (nationale et internationale depuis 1945) mais aussi, plus difficile, culturel (l'ordinateur personnel n'existe pas encore, p. 162). Le parti communiste bénéficiait encore de la vague de la Libération, malgré les témoignages sur le système concentrationnaire, et est le premier parti de France en nombre de voix dans une IV^e République qui sort de l'Indochine pour avoir à gérer le début de la guerre d'Algérie. Du point de vue culturel, Saint-Germain-des-Prés commence à avoir une visibilité internationale avec l'émergence des déconstructivistes et des structuralistes. Ensuite, la lecture demande une grande concentration (mais la dernière partie se lit plus facilement), incompatible avec une lecture trop fractionnée car très riche en concepts. Si c'est un pamphlet, aucun éditeur ne sortirait ce livre aujourd'hui sous cet intitulé. Mais comme ce n'est pas uniquement un pamphlet, c'est aussi un cours de philosophie des sciences humaines. L'auteur décortique, démonte et démontre cette « hérésie chrétienne » qu'est le communisme (p. 329 par exemple) tout au long de l'ouvrage dans un style qui est aujourd'hui daté mais qui ne manque pas de prestance (il est de nombreuses phrases percutantes et ciselées, comme par exemples aux pages 222, 258 ou 329).

Concernant la fin des idéologies, R. Aron serait attristé de voir son espoir déçu en 2013. Si en 1991, on a pu penser que c'était possible, le jihadisme s'est chargé de détromper tout le monde trois ans plus tard. Mais il était par contre plutôt lucide sur l'idéologie communiste transformée en coquille vide en URSS dans les années 80. Peu de choses ont changé en Occident quant au danger de la critique (un lien avec P. Murray ?), un Occident qu'il définit culturellement par ailleurs (p. 329, à comparer avec V.D. Hanson).

Ce livre de R. Aron a peu perdu de sa force. Argumentation solidissime, et rémanences encore aujourd'hui de certaines pratiques de l'intelligentsia font que ce livre est resté une bonne description du fonctionnement storico-idolâtre de certaines idéologies. Mais faut s'accrocher

(de petits problèmes de typographie et d'orthographe dans ces livres des années 50 - 6,5)

par spurinna @ 13.03.13 - 23:41:57

<http://casalibri.blog.fr/2013/03/13/l-opium-des-intellectuels-15625407/>

Le Grand Débat

Initiation à la stratégie atomique.
Essai de théorie atomique de Raymond Aron.

Raymond Aron ne fut pas seulement un polémiste engagé ou un sociologue critique, il fut aussi un penseur de l'armement atomique. A tel point que l'on peut le considérer comme un des accoucheurs de la théorie française de la dissuasion avec P.-M. Gallois, A. Beaufre et L. Poirier. Il en fut plus un maïeuticien qu'un collaborateur, car s'il fut proche de P.-M. Gallois dont il préface le premier livre, il n'hésite pas à le critiquer très durement dans Le Grand Débat tout en l'estimant encore.

Passé une courte introduction (qui dévoile que le livre est une version pédagogique de Guerre et paix entre les Nations, p. 13), l'ouvrage se répartit en sept chapitres. Le premier met en lumière trois périodes historiques entre 1945 et 1936 (quand est écrit ce livre), dont les deux premières sont l'objet de ce premier chapitre et la dernière est intégrée au cinquième, une fois le missile balistique entré en service. Le second chapitre traite des conditions matérielles de la dissuasion actuelle (vecteurs, géographie) et les différents types de déclenchements d'une guerre nucléaire selon les théoriciens étatsuniens (trois écoles). Le chapitre suivant poursuit le raisonnement en explicitant la doctrine McNamara, avant de donner les avis des nations alliées (et des partis au sein de ces pays). Le paysage étant campé, le chapitre quatre a pour objet la critique de la dissuasion française de 1963 et à horizon 1970. Particulièrement ciblés sont la composante aérienne et la crédibilité du futur successeur au général De Gaulle. Les attaques ne sont pas retenues. En fin de chapitre, R. Aron est plus positif en considérant l'après 1970.

La chapitre cinq reprend la progression historique où l'auteur l'avait laissée, en 1957. Il y est débattu de l'avenir de l'OTAN et des doctrines étatsuniennes et soviétiques. R. Aron y établit que c'est l'incompréhension entre les deux Grands qui est le ferment de la non-action paradoxale du poker et des échecs, p. 167-169) et encourage le lecteur à ne pas oublier la dissuasion par l'armement classique (p. 178), tout en pressentant la prise d'autonomie française au sein de l'OTAN p. 181) en constatant l'impasse dans laquelle se trouve l'OTAN et de définir deux sorties de crises possible p. 192). L'avant dernier chapitre est consacré au dialogue entre les deux Grands, puis dans un dernier chapitre prospectif, l'auteur définit les quatre critères du changement dans « le jeu de la dissuasion nucléaire » (p. 240) et quels pays pourraient être concernés par le nucléaire militaire. Le livre s'achève, déjà, sur la question du budget militaire français p. (245) et sur la course qualitative aux armements (p. 273).

Bien évidemment très solidement argumenté (en plus d'une écriture très claire dans l'ensemble), le livre n'échappe pas à quelques erreurs historiques, fruit de méconnaissances plus que de choix conscients. R. Aron croit par exemple la diplomatie soviétique préparée à la mort de Staline (p. 40) ou qu'il existait un parti de la Paix à Tokyo cherchant le contact avec Washington à l'été 1945 (p. 112). L'auteur révèle aussi une méconnaissance de la sous-marinade (p. 130) et de la sismologie appliquée à la détection des explosions nucléaires souterraines (p. 241). Mais ce qui frappe, outre les six ans entre la conception d'un système d'arme et sa mise en œuvre à l'époque (p. 53), c'est la violence des arguments à l'encontre du général De Gaulle (p. 112 par exemple), dont il considère la pensée comme, au mieux, « inaboutie ». R. Aron fait aussi mention de problèmes ou de débats qui ont toujours cours aujourd'hui, dont le fameux serpent de mer du pilier européen de l'OTAN (p. 200) et celui de la part du nucléaire dans le budget militaire de la France.

On le voit, certains faits évoqués ont aujourd'hui une compréhension toute autre (penser en terme de blocs aujourd'hui ...) et la dissuasion française d'aujourd'hui à peu à voir avec celle de 1963. Mais le fond du discours, descriptif et théorique, a toujours une valeur très forte aujourd'hui, difficile à dépasser malgré la « dissémination » nucléaire qui a eu lieu après 1963 (et que l'auteur voit positivement, surtout pour son effet stabilisateur p. 138). Manque seulement la théorie de la folie dans la dissuasion (p. 151) mais qui à, notre sens, peut ne pas entrer en conflit avec les thèses de R. Aron, et une plus grande attention portée à la partie

soviétique (mais R. Aron reste aussi tributaire de ses sources).

Un must pour toute personne intéressée par le fait nucléaire, beaucoup moins pour tous les autres ...

(les Etats-Unis sont distants de plusieurs milliers de kilomètres de l'URSS p. 142 ... sauf l'Alaska peut-être ... 8)

par spurinna @ 24.03.13 - 18:22:47

<http://casalibri.blog.fr/2013/03/24/le-grand-debat-15666274/>

Les Mystères de Saint-Pétersbourg

Roman fantastique de Christian Vilà.

Comment expliquer la révolution russe de 1917 (ou les révolutions) ? De nombreux historiens ou diplomates s'y sont essayés (et même assez vite), il semblait donc presque évident que des romanciers proposent des explications. Comme chacun peut s'en douter, pas question ici de conter les tentatives de réformes démocratiques dans la Russie du XIXe siècle, les crises agraires et frumentaires, la faiblesse numérique des ouvriers ou encore les différentes coteries qui luttent pour le pouvoir en 1917. Dans le roman de C. Vilà, la cause principale de la révolution, c'est la mort de Raspoutine, l'indécent moine sibérien conseiller de la famille impériale. Seulement Gregory Raspoutine n'est pas juste le moine qui pouvait calmer les crises hémophiles du tsarévitch Alexis, il était le magicien le plus puissant de Russie, sur le point de prendre le pouvoir de manière irréversible. Bien sûr, le prince Youssouпов veut sa mort, mais qui d'autre fait partie de cette conjuration ? Un jeune chamane de Sibérie Efim semble avoir pris une part très grande mais insoupçonnée dans le meurtre du moine.

Ce jeune est notre héros et le narrateur de ce qui se trouve être une sorte d'autobiographie. Il est né à Barabinsk, une gare sur le trajet du Transsibérien, à la fin du XIXe siècle. Orphelin de mère, il est le fils d'un forgeron. C'est quand meurt une vieille recluse dans le village que Efim est mis en contact avec le monde des esprits et qu'il prend conscience qu'il a des dons de chaman, des dons qui sont travaillés « à la dure » par la suite. Après avoir rencontré la princesse impériale Marie lors d'une halte du convoi impérial et en avoir été très marqué, Efim décide de rejoindre Saint-Pétersbourg quand son père meurt à la suite de sa grand-mère. Employé aux écuries impériales grâce à son apprentissage de maréchal-ferrant, le narrateur découvre la capitale impériale, une ville où les murs ont littéralement des oreilles (les Oreilles-de-Pierre ou androlythes, victimes des Pétrogynes), où la police secrète emploie des sorciers et où les ruelles sombres recèlent de dangers innommables. Mais rapidement, son initiation chamannique le rattrape et lui est rappelé son objectif : arrêter le moine Raspoutine, réputé être le Grand Transfigurateur, le chef suprême de tous les Nocents, ces sorciers qui mènent la Russie au désastre et que le peuple hait.

J'ai démarré la lecture de ce livre avec une légère appréhension. Le visuel de couverture, très inspiré d'une célèbre photo de la Révolution russe, ne me rassurait pas. Mais sitôt lancé, ce livre a été une agréable expérience. Très axé sur l'olfactif, sur le sensuel, C. Vilà signe ici un très bon livre, qui montre un bagage certain (avec une vingtaine d'ouvrages de styles divers et depuis 1977, le contraire aurait été inquiétant) qui se retrouve dans le style, sûr et plaisant. La forme, faussement autobiographique, permet l'apparition de notes historiques mais aussi de coller au plus près du ressenti du héros dans ses explorations chamaniques (au détriment de la scansion de la carrière de Efim ?). La fin n'est pas totalement inattendue mais à l'immense mérite d'être bien amenée. Si l'on peut penser à une certaine confusion dans certains passages, il est fort possible qu'ils soient voulus par l'expérience forte et parfois mortelle que vit le narrateur. Les néologismes sont bien trouvés, et en nombre raisonnables, comme les termes en russe qui donnent un supplément de saveur (ils sont de plus souvent traduits) même s'ils ne remplacent pas une petite connaissance de la Russie impériale et révolutionnaire qui est ici un petit plus pour la compréhension à 100%. Les combats sont bien narrés et les dialogues sont de qualité sans pour autant aller au sublime.

On aurait pu se passer par contre de ce passage gratuit sur Hitler qui n'apporte absolument rien, si ce n'est enrichir la galerie des personnages historiques rencontrés (et l'auteur ne cache pas certaines préférences, tout comme certains jugements sévères sur la civilisation contemporaine). Dommage aussi de ne pas avoir choisi de plus renseigner le lecteur sur la société magique, car au vu de l'aperçu donné, cela aurait été sans doute plaisant et plus compréhensible.

Enfin, en fin de volume, chose appréciable, l'auteur donne une petite bibliographie qu'il a consultée pour l'écriture de ce roman.

C. Vilà a pu maintenir cohérence et une sorte de véracité dans son récit en profitant des mythes contemporains

et qui fera passer un agréable moment au lecteur.

(créer un héros qui a lu des livres permet de placer quelques citations pour se faire plaisir 7,5)

par spurinna @ 03.04.13 - 22:55:37

<http://casalibri.blog.fr/2013/04/03/les-mysteres-de-saint-petersbourg-15714462/>

Lohengrin

Musique et livret de Richard Wagner.
Production de l'Opéra de Francfort.



L'année Wagner, c'est partout et personne ne peut y échapper ! Tous les opéras se doivent de mettre un Wagner à leur programme mais tous ne peuvent donner le Ring en quatre soirées successives. Qu'à cela ne tienne, ils restent du choix. Faire contre la volonté de l'auteur-compositeur et être rebelle comme lui en jouant un Rienzi renié ? Se sentir une âme de marin et produire le Hollandais volant ? Ou alors jouer sur le terrain glissant du prétendu antisémitisme wagnérien tout en critiquant les émissions de découverte de talents en mettant en scène les Maîtres-chanteurs de Nuremberg ? Mais si l'on veut de l'arthurien, alors un directeur peut faire le choix de Lohengrin.

Lohengrin est d'une certaine manière la suite de Perceval (qui se trouve être son père). L'action prend place dans le duché de Brabant. Le roi de Germanie Henri IV l'Oiseleur, venu chercher des troupes pour combattre les Hongrois, doit juger de la culpabilité d'Elsa de Brabant, fille du dernier duc, et à qui on reproche la disparition de son jeune frère. L'accusation est portée par l'oncle d'Elsa, Frédéric de Telramund, mariée à une princesse frisonne, Ortrud. Un duel judiciaire doit avoir lieu, auquel consent Elsa, convaincue par un songe qu'un chevalier viendra défendre son innocence (et pour prix aura le Brabant et sa main, s'il le désire). Au second appel, arrive un chevalier en armure étincelante, sur une barque tirée par un cygne. Le chevalier déclare être le champion d'Elsa mais fait promettre, à cette dernière que jamais il lui demandera son nom (sous peine de départ immédiat après sa réponse) son ascendance et d'où il vient. Elsa accepte et le chevalier gagne le combat en épargnant la vie de Telramund.

Ortrud et Telramund, seuls, jurent de se venger. Ortrud parvient à gagner la confiance d'Elsa qui fait d'elle sa dame d'honneur pour la noce qui vient. Bien entendu, Ortrud cherche à convaincre Elsa de demander son nom au chevalier (qui est devenu le protecteur du Brabant). Elsa doute mais le mariage a finalement lieu, après quelques esclandres de Telramund et d'Ortrud. Une fois l'assistance partie et les deux mariés seuls, Elsa expose ses doutes à son mari. Ils sont interrompus par Telramund, que le chevalier est contraint de tuer. Elsa demande son identité au chevalier puis survient le roi qui vient quérir le Protecteur du Brabant et les troupes du duché pour aller au combat. Le chevalier dévoile son identité et sa noble et prestigieuse

ascendance. Le cygne tirant la barque revient, et Lohengrin part en regrettant de n avoir vu le bonheur d Elsa. Lohengrin parti, le cygne se transforme en le jeune frère d Elsa. Le sort que lui avait lancé Ortrud la magicienne est rompu et le duché de Brabant retrouve un duc.

Le plateau change très peu au cours des trois actes. Il se présente comme une vieille salle de cinéma, avec galerie et sièges en bois, dont les agencements successifs modifient l espace scénique. Les tons verts et bruns sont soulignés par des lumières très localisées et parfois colorées elles aussi.

Le « public » est habillé dans un style très années 40, y compris le roi dans le premier acte (étrangement, il est par après doté d une écharpe dont l apparition subite ne change rien, si ce n est apporter une incohérence avec l idée maîtresse de la mise en scène). La mise en scène a essayé de faire coller cette tentative de jeu de miroir avec un texte qui parle d épées et de barques Et le résultat est discutable. Pourquoi diable cette scène de lynchage d Elsa avec une corde accrochée à la galerie au tout début de l uvre ? Pourquoi Lohengrin nous fait du Hulk dans les sièges ? Pourquoi la torture de Telramund ? La scène du duel entre Lohengrin et Telramund m a fait craindre le pire quand une table a été amenée. Mais heureusement, la mise en scène a été rattrapée par le chant. Si le rôle-titre a pu être un peu faible en volume par moment, la prestation de tous les rôles a été très homogène, sans qu il faille pour autant classer le résultat d ensemble dans la catégorie des productions inoubliables (l effet d un remplacement de dernière minute ?). Il manquait un petit truc, un petit quelque chose pour faire surgir Musicalement, l orchestre a très bien joué et on sent une grande connaissance des partitions wagnériennes.

Pouvait-on faire une production avec une mise en scène inventive qui ne heurte pas le texte comme celle-ci ? Cela nous paraît plus que possible. Mais ce n était pas cette fois-ci.

(il paraît qu il y a des motifs féministes dans cet opéra. Ils sont encore plus cachés que l identité de Lohengrin 6,5/7)

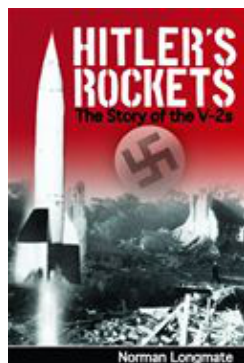
par [spurinna](#) @ 09.04.13 - 22:24:23

<http://casalibri.blog.fr/2013/04/09/lohengrin-15738552/>

Hitler's Rockets

The Story of the V2s.

Essai historique de Norman Longmate.



Des V2, aujourd'hui encore on peut en voir autre part que dans les musées consacrés aux conflits ou à la conquête de l'espace. Un scud (syrien ou irakien) aujourd'hui encore en service est un engin balistique issu de ces premiers missiles à longue portée qui firent l'effroi de la population de Londres, d'Anvers (et de la banlieue de Paris dans une très moindre mesure) et est devenu une pièce de collection. Le V2 (ou A-4 pour ses concepteurs) est différent des V1, ces bombes volantes qui ne coûtent que 125£, car son principal avantage est que rien ne prévient de son approche et qu'il ne peut être contré : une arme presque parfaite rendant la domination aérienne britannique inutile. Seul moyen pour ne plus être pris pour cible, occuper les emplacements de tir, qui sont en plus constitués que de quelques mètres de terrains préparés.

L'histoire du V2 commence quand un petit groupe d'amateur de fuséologie est repéré par Walter Dornberger en 1932. Parmi ces amateurs, Werner von Braun lui fait une forte impression et ils commencent à travailler ensemble sur un concept de fusées qui pourra contourner les limites d'armement contenu dans le Traité de Versailles. En 1937, la base de Kummersdorf devenant trop petite pour le test de fusées de plus en plus puissantes, le groupe de recherche est transféré sur la côte balte, à Peenemünde. En mars 1942, un tir de V2 est enfin effectué avec succès mais pour avoir un effet, une production en grande série doit être mise en place et la fiabilité améliorée. C'est seulement en septembre 1944 qu'à lieu le premier tir opérationnel. A cette date, les Britanniques sont pleinement au courant de l'existence de telles armes même si le débat fait rage au sein des cercles gouvernementaux quand à leurs capacités ou même à leurs existences. Peenemünde avait été bombardé, mais l'usine souterraine de Dora n'avait pu être attaquée. Une censure stricte étant d'abord maintenue par le gouvernement britannique (elle est partiellement maintenue jusqu'à après la guerre, p. 11-12), la population est très largement dans l'ignorance de ce qui provoque des cratères si gros sans alerte et dans un ciel sans avion ni bombes volantes. La campagne de bombardement dure jusqu'à la fin mars 1945, quand toute la côte néerlandaise est enfin aux mains des Alliés et que Londres devient hors de portée. Ont été tirés 1403 fusées en direction de Londres, dont 1054 ont explosées sur la terre britannique, dont 517 à Londres même. Les V2 ont tué 2754 personnes et ont fait 6523 blessés graves et causé de nombreuses destructions (en comparaison, mais sans que ce soit l'objet du présent livre, 1214 V2 sont tombés à Anvers, nœud logistique allié).

Ce livre a été publié pour la première fois en 1985 et est le fruit d'un travail d'un témoin direct de la période devenu historien militaire à Oxford. Il est organisé de manière dichotomique, certains chapitres étant consacrés au côté allemand, alors que d'autres se concentrent sur l'aspect britannique. Le début détaille l'histoire du développement du missile, puis passe à la manière dont le renseignement britannique s'est saisi du problème et a tenté de le résoudre tandis que les Allemands organisaient la production et le cadre de la mise en œuvre. Puis, dans un second temps, N. Longmate consacre plusieurs chapitres à des incidents marquants, à Londres ou dans les comtés de la côte. L'auteur fait ensuite ressortir comment les services de secours étaient organisés pour faire face à la menace et au moment des incidents (pompiers, équipes de sauvetage, identification des victimes, soutien psychologique, réparations etc). La gestion politique de la

campagne de bombardement est elle aussi analysée avant que le livre ne s'achève sur la toute fin de la campagne en un chapitre conclusif et récapitulatif traitant du devenir des acteurs tant britannique qu'allemands (et montrant ainsi très peu de sympathie pour W. von Braun en passant sur les intérêts stratégiques des Etats-Unis, p. 372-377).

L'ouvrage est malheureusement affecté par quelques tares. La première est un petit problème relationnel avec la géographie et la cartographie. Les cartes sont sombres et bien mal faites, en plus d'être en nombre trop restreint. Il est question d'un diagramme à la p. 358 qui n'est pas présentée. L'auteur ne semble pas non plus savoir où se trouve la Frise, qu'il place en mer baltique (p. 17). La typographie est aussi très malmenée, avec une louche supplémentaire pour les noms propres (Göring p. 53 par exemple). Si l'auteur ne semble pas avoir pu consulter les enregistrements des prisonniers de guerre de haut rang (p. 45), il ne semble pas avoir lu non plus certains ouvrages sur ou de W. von Braun et du fait se méprend sur le désir d'espace de l'ingénieur (p. 108-109). Encore plus gênant, les notes sont rassemblées sans détail aucun et par chapitre en fin de volume (comment remonter aux sources avec ça ?) et les acronymes, en grand nombre, ne bénéficient pas d'un glossaire. Pour les témoins du temps cela coule peut être de source mais pour les autres ... Il y a heureusement plusieurs index. Tout ceci rend le livre plutôt ennuyeux, notamment dans la relation des incidents qui font la part belle à des témoignages de victimes ou de témoins qui au final et fatalement se ressemblent tous. Quelques touches d'humour pince-sans-rire sauvent cependant parfois le lecteur de la lassitude (« rudely at tea time » ou l'adjonction de hasard dans le parcours de golf par la chute d'un V2, p. 291). Les photographies, en deux sections hors texte sont d'un grand intérêt, comme certains dessins et schémas dans le texte.

Le point de vue est éminemment britannique (le missile c'est mal, le bombardement de villes au phosphore c'est correct) mais ce livre, bien construit malgré des longueurs, est d'un grand apport pour ce qui est de la genèse du missile, arme emblématique de la Guerre Froide.

(Lord Cherwell, un scientifique qui refusa jusqu'à la fin de la guerre que les fusées puissent avoir une quelconque valeur ... le conseiller scientifique de Churchill ... 6)

par [spurinna](#) @ 14.04.13 - 17:11:52

<http://casalibri.blog.fr/2013/04/14/hitler-s-rockets-15755084/>

Rétroaction pour l'article "Hitler's Rockets"

Boba [Visiteur]

15.04.13 @ 15:49

"le missile c'est mal, le bombardement de ville au phosphore c'est correct" je suis fan de vous Mr Spurinna.



Aucun souvenir assez solide

Recueil de nouvelles de Alain Damasio.



Ce blog est bien familier d'Alain Damasio ([ici](#) et [ici](#)), et le moins que l'on puisse dire est qu'il y est tenu en très haute estime. Les présentes nouvelles (ce n'est donc pas un roman comme les précédentes chroniques) ne sont pas inédites mais sont parues dans divers revues, journaux ou livres, à l'exception d'une nouvelle inédite. Une postface de Syster (pseudonyme de Bruno Gaultier, agrégé de philosophie) conclut le volume.

Les Hauts® Parleurs® est la première nouvelle du recueil et a pour thème principal la privatisation et la marchandisation du langage. Hors un corpus de mots très restreints, chaque utilisation d'un mot conduit à devoir rémunérer son propriétaire. Ce marché est dominé par deux firmes propriétaires de pans entiers du dictionnaire. A Phoenix, un groupe d'intellectuels se bat pour faire revenir la langue dans le domaine commun non-marchand. Parmi eux, Clovis Spassky se bat en déclamant à la population des harangues stylées comme les autres membres mais en plus cherche à acquérir le mot chats et tous les mots s'en approchant. Sa passion le conduit à se faire pincer pour non-paiement des factures et à devoir se défendre devant la télévision. Cette nouvelle se situe dans une thématique classique de l'auteur, celle du langage tout en indiquant très clairement quels sont les fondements philosophiques de son œuvre. A. Damasio, jamais à court de néologismes et de pirouettes phonétiques, se fait plaisir de manière très évidente.

La seconde nouvelle, Annah à travers la harpe est centrée sur la recherche d'un père après la disparition de sa fille. Ce père contacte une sorte d'ermite qui le conduit au travers de la mer vers sa fille au travers de nombreuses épreuves, dont le fait de danser sur une harpe onirique. L'auteur y dénonce la technologisation de l'humanité et la quête du moindre risque, antinomie même de ce qu'être « pleinement vivant ».

Troisième nouvelle, Le Bruit des Bagues, se situe plus dans un univers hacker où les personnages ont des noms de marques et en changent en fonction de ce que proposent ces dernières pour prix du branding. Grâce aux bagues que chacun porte, toute personne peut se renseigner sur chacun. Sony Delmas, devenu Rem Koolhaas avec les souvenirs de l'architecte, rencontre Loréal Tarj et passe enfin du côté des opposants à cette société totalitaire.

Cette nouvelle est très proche de la Zone du Dehors de part sa thématique.

Quatrième nouvelle, C@PTCH@, décrit une société où les enfants sont séparés des adultes par une ville ultrasurveillée. Les enfants qui tentent de rejoindre leurs parents se retrouvent happés par le réseau et deviennent des figures de ce réseau, réseau dont sont tirés divers documents qui constituent cette histoire. La figure de la ville, ici peu valorisée ou alors de manière ambiguë, s'allie au thème de la surveillance et de l'absorption technologique.

La cinquième nouvelle est quant à elle intitulée So phare away. On y retrouve les calligrammes qui sont la marque de fabrique de A. Damasio dans une histoire qui conte l'amour de deux gardiens de phares parmi d'autres dans une ville sujette à des inondations non de mer mais d'asphalte et où être piéton est une condamnation à mort. L'irruption d'une jeune phariste qui communique comme nul autre complique la donne dans une ville hiérarchisée, dominée par une compagnie monopolistique de communication et en perpétuel changement. Cette nouvelle, centrée sur la communication non verbale, est encore une fois un manifeste contre l'enfoncement dans une non-vie.

Le thème de la lumière, bien évidemment central dans So phare away, on le retrouve dans la nouvelle Les Hybres où un sculpteur en mal de création et éclipsé par une sculptrice de lumière se remet en chasse dans un site sidérurgique avant de subir lui-même une transformation plastique et de redevenir brièvement la coqueluche du milieu. Est particulièrement bien rendu le processus d'éclairage d'un sujet par le sculpteur dans une nouvelle qui ne tourne pas au cyberpunk et dotée de qualités descriptives remarquables.

Suit El Levir et le Livre qui décrit le processus de fabrication d'un livre tout à fait spécial par un scribe exceptionnel, le seul capable de mener ce travail à bien, le tout raconté par l'un de ses assistants. Seulement, toute personne lisant ce livre l'oublie aussitôt, alors même que tous les deux mots, la taille des lettres double et le support d'écriture change. Le scribe en vient donc à écrire sur des supports en plus en plus périssables. La réflexion s'y déploie et s'y replie, toujours agile, tout en brossant le tableau de l'implication artistique.

Huitième nouvelle du présent livre Sam va bien est une nouvelle assez dure d'approche (et ce à dessein), dans un monde post-apocalyptique. Le narrateur pense être seul à Paris et peut-être l'est-il vraiment. Il est accompagné de son fils et recherche l'origine des sons qu'il perçoit et cherche à lutter contre la folie ou à s'en accommoder.

Avant dernière partie du recueil, Une stupéfiante salve d'escarbilles de houille écarlate prend place dans la ville d'Alticcio (qui est le lieu de départ de la Horde dans la Horde du contrevent) et raconte une course aérienne organisée par une divinité facétieuse dénommée le Barf. De nombreuses entités et créatures participent à cette course unique et sans règles, dont deux humains. Ille, l'un des deux humains, est un maître du vol et vit une histoire compliquée avec une femme ange. Qui sera vainqueur ? L'approche est fortement athéiste, dans une narration très prenante et humoristique sans pour autant se finir dans le loufoque.

Enfin la dernière nouvelle, très très courte et qui donne son nom au recueil est intitulée Aucun souvenir assez solide. Elle reprend la thématique de la ville et de sa traversée périlleuse. Difficile d'en dire plus, tant la forme en est compliquée et pour tout dire, hermétique.

La postface est d'un très grand intérêt et propose une explication des thèmes, influences et signification des nouvelles, avec en regard, toute la production littéraire d'A. Damasio. Sur 18 pages, il est fait une grande place à la philosophie déconstructiviste et à la French Theory, donnant au lecteur de nombreux éclairages sur la production artistique de l'auteur, qu'il comprendra encore plus s'il a de sérieuses notions de philosophie contemporaine.

Le tout est dynamique, virevoltant, bondissant dirait même l'auteur. La lecture est très agréable souvent drôle, et quasiment toujours prenante. Difficile de lâcher le livre avant la fin d'une nouvelle ! L'écriture est, nous en avons déjà parlé, engagée mais les arguments sont toujours finement présentés dans une écriture toujours aussi ciselée et mélodique. Un régal !

(« Vous finirez en feuille de calcul ! En camembert 3D ! » dans C@PTCH@, p. 80 8,5/9)

par spurinna @ 23.04.13 - 21:45:15

<http://casalibri.blog.fr/2013/04/23/aucun-souvenir-assez-solide-15783054/>

Landschaft Mit Entfernten Verwandten

Musique de Heiner Goebbels et textes de N. Poussin, G. Stein, G. Bruno, L. de Vinci, Fénelon, H. Michaux, T.S. Eliot et M. Foucault choisis par le compositeur.

Production de l'Opéra de Francfort sur le Main.



Comme on a déjà pu le lire parfois dans ces lignes, l'opéra ne s'est pas figé avec le début du XXe siècle. Les créations ont continué au XXe siècle, comme les œuvres de Bernstein, et bien entendu, au XXIe siècle (comme avec le Français B. Mantovani). Et parmi les créations du XXIe siècle, il nous a été permis de voir Landschaft Mit Entfernten Verwandten, de Heiner Goebbels (créé en 2002 à Genève).

Il n'y a dans cet opéra aucune histoire au sens théâtral classique mais une suite de textes déclamés et chantés par les acteurs/chanteurs/musiciens/marionnettistes. Ces textes sont d'auteurs différents, eux-mêmes appartenant à des époques différentes et que peu de choses, au premier abord semblent relier.

Tout démarre avec un texte (de Giordano Bruno) dit sans acteurs sur scène et avec la projection sur un rideau de gaze à l'avant-scène de ce qui ressemble fortement à une sphère armillaire mâtinée de biomorphisme. Apparaissent des personnages sur scènes, vêtus de noir et avec d'impressionnantes fraises blanches. Le ton est donné. Se suivent différentes scènes, avec des décors changeants, tout comme les costumes. Dominent néanmoins des tonalités ottomanes (les cloches, les derviches, les claustras) mais le spectateur voit aussi passer le Far-West, un orchestre en cagoule, un ensemble de bols chantants, un petit ensemble baroque avec son chanteur hindi, des villes fortifiées qui prennent feu après une bataille à coups de catapulte, une batucada ou encore de gigantesques marionnettes.

La production d'une telle œuvre accumule les exigences. Les musiciens doivent non seulement être bons, polyinstrumentistes même, mais doivent aussi chanter et jouer. L'Ensemble Modern, qui a créé l'œuvre et en assure la production, a réussi à rassembler tous ces talents. L'équipe technique est mise à contribution de manière continue, tant au niveau des lumières que de la vidéo et des changements de tableaux incessants sur le plateau (et les changements de costumes). Il y a peu à dire du chant, qui n'était que peu souvent lyrique. L'acteur principal est très bon, exalté et exaltant. Au niveau du style musical, on est peu dans la recherche acoustique extrême, on cherche plus à mettre à l'honneur plusieurs influences sans pour autant délaisser l'électronique (par moment on se rapproche même de ce que fait Laibach). Des cloches suspendues font suite à un orchestre baroque avec chant en hindi, ou à des bols musicaux. On mélange sans faire de la bouillie. Et le spectateur devient curieux de la prochaine étape (même si suivre les textes peut s'avérer difficile).

Une très belle découverte, surtout en termes de mise en scène, mais qui laisse dans l'expectative quant au sens général de l'œuvre.

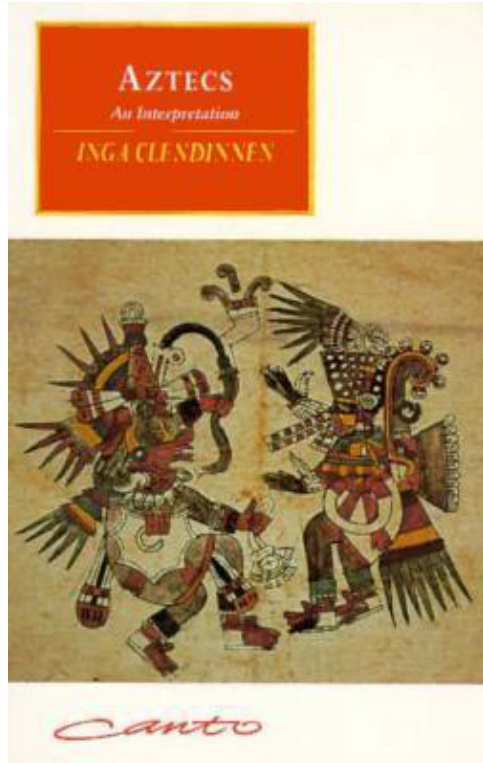
(on met quand même réellement le feu sur scène 7,5)

par [spurinna](#) @ 15.05.13 - 22:16:49

<http://casalibri.blog.fr/2013/05/15/landschaft-mit-entfernten-verwandten-15986846/>

Aztecs : An Interpretation

Manuel d histoire d Inga Clendinnen.



L'antiquité gréco-romaine connaît peu de sacrifices humains, et les cultures périphériques de la Méditerranée pas beaucoup plus. Le sacrifice humain y est très rare, réservé à des circonstances d'une extrême gravité. De même, personne n'offre son sang aux dieux. Tout le contraire des Mexicas (que l'on appelle Aztèques) en Amérique du Nord avant la conquête menée par Hernan Cortès (et ses très nombreux alliés indiens).

Si la question du sacrifice humain occupe une part importante de l'ouvrage de I. Clendinnen, ce n'est bien sûr pas le seul. L'auteur démarre son exposé avec la ville de Tenochtitlan, centre d'un empire récent et organisé en quartiers claniques. Puis, dans une seconde partie, l'auteur détaille l'organisation de la société mexica dans six chapitres de longueurs inégales et qui ont pour titre : les victimes, guerriers, prêtres et marchants, la masculinité, les femmes, les mères et, enfin, la féminité. La troisième partie est elle consacrée à une exploration de la notion de sacralité avec son esthétique, et la fonction du rituel. Enfin, la dernière partie du livre aborde brièvement et en tentant de cerner le point de vue aztèque la défaite devant la petite troupe espagnole. Après un bref épilogue, I. Clendinnen disserte sur la question des sources puis résume les plus importantes cérémonies religieuses aztèques et les principaux dieux du panthéon mexica. D'imposantes notes, une longue sélection bibliographique et un index ferment le volume qui pèse près de 300 pages de texte (avec des illustrations rassemblées dans un encart central et de rares illustrations dans le texte).

Le récit d'I. Clendinnen (historienne et anthropologue australienne née en 1934) est avant toute chose conscient des lacunes de la documentation. Très peu de documents et d'artefacts mexicas sont parvenus jusqu'à nous, même si le corpus augmente encore grâce aux fouilles faites à Mexico ou ses environs (et encore récemment avec des moyens vidéos et robotiques à Teotihuacan). L'approche de l'auteur est très fortement teintée d'ethnologie (de nombreuses citations de C. Geertz, il n'y a pas de carte montrant l'extension de l'empire aztèque) et s'occupe très très peu d'architecture ou les quelques lignes générales sur Tenochtitlan. Les autres formes d'art (plumes, orfèvrerie, sculpture, peinture) sont plus analysées. Les cartes sont peu nombreuses et pourraient être mieux faites. Le propos est quant à lui clair et ordonné, et parfois même vivant. La partie sur l'esthétique et le rituel est cependant très technique et nécessite de grosses connaissances en ethnologie (I. Clendinnen en profite pour se confronter avec d'autres interprétations,

comme celles de J. Soustelle).

L'auteur use beaucoup de comparaisons avec les autres cultures nord-américaines, au point de côtoyer l'abus (sans pour autant que ces comparaisons soient sans intérêt). L'auteur, de par sa formation très liée à l'anthropologie semble-t-il, ne maîtrise pas le fonctionnement de la gladiature romaine p. 89) avec laquelle il fait une comparaison. Mais sa mise en perspective des sacrifices aztèques avec la Shoah et le stalinisme (bien entendu, elle ne fait ici nulle confusion) est d'un grand intérêt.

Ce manuel, paru en 1991, est donc d'un niveau conséquent, tout en étant accessible à toute personne intéressée et qui ne connaissait pas grand-chose du sujet auparavant.

(on organisait tout de même des guerres juste pour trouver des victimes de qualité pour les prochaines cérémonies ... 7,5)

par spurinna @ 20.05.13 - 14:31:16

<http://casalibri.blog.fr/2013/05/20/aztecs-an-interpretation-16033677/>

Une seconde après

Roman-catastrophe de William R. Forstchen.



Une bombe atomique peut détruire, comme ce fut le cas en 1945 au Japon, mais peut aussi incapaciter toute une économie et donc la société que cette dernière fait vivre, grâce à l'onde magnétique produite par l'explosion et qui grille tout ce qui fonctionne avec de l'électricité dans un très large rayon. C'est le thème de ce roman quasi autofictionnel de William Forstchen paru en 2009 (aux Etats-Unis comme en France) et basé sur un rapport officiel étatsunien de 2004. Un film produit par la Warner serait en phase de préproduction.

Dans les Black Mountains, dans l'Etat de Caroline du Nord, le professeur John Matherson, qui enseigne à l'université de Montreat et colonel retraité, s'apprête à fêter le douzième anniversaire de sa seconde fille, Jennifer. Alors que la fête d'anniversaire va commencer et que le héros est en conversation avec son ami le général Scales au Pentagone, tout ce que la maison compte comme objet électrique arrête de fonctionner. Rapidement, J. Matherson se rend à l'évidence, tous les signes d'une attaque à impulsion électromagnétique (dite attaque IEM) sont là : presque plus aucune voiture ne fonctionne, le téléphone est coupé partout et rien n'est rétabli le lendemain. Rapidement, la petite ville de Black Mountain doit s'organiser alors que la délinquance des gens de passage puis des habitants augmente, que les liaisons coupées empêchent l'acheminement de vivres et de médicaments. Mais avec ce retour au XIXe siècle et la mortalité qui l'accompagne, un autre danger se profile. Dans les grandes villes, des bandes armées menées par des chefs charismatiques se sont constituées et ciblent la petite ville, perçue à tort comme un grenier à vivres. L'heure n'est à plus à savoir qui a attaqué les Etats-Unis quand on doute de l'existence même des Etats-Unis ...

W. Forstchen est un auteur prolifique, avec plus de quarante ouvrages, historiques ou de fiction. Et on peut dire que l'expérience paie. Le livre est très bien monté. Passé une exposition très courte, l'auteur décrit toutes les phases possibles d'un changement rapide de société (va-t-il parfois trop loin pour sauvegarder une certaine symbolique, comme celle des dates ? C'est possible mais il est difficile de l'affirmer avec certitude). Les magasins sont mis à sac, les personnes malades meurent faute de traitement, toute coupure peut aboutir à une septicémie, l'argent dématérialisé cesse d'exister, la loi martiale s'applique dans toute sa rigueur. L'auteur montre aussi le combat de son héros pour adapter l'idée patriotique à un monde où on ne sait pas ce qui se trouve à 20 kilomètres de sa ville et où la morale prend une autre définition. Le livre n'est cependant pas une ode outrancière au patriotisme et la fin de la société américaine dépeinte dans le livre ne signifie pas, toujours dans le récit, que les autres parties du monde ont-elles aussi cessé d'exister. Cependant, l'auteur aborde aussi brièvement les conséquences géopolitiques possibles en Amérique du Nord d'une telle attaque IEM mais oublie étrangement le Canada.

Les dialogues sont efficaces et réalistes et le récit qui court sur 463 pages (plus une postface) est sans longueurs. Il serait beaucoup dire que le livre est monstrueusement prenant mais il peut rester quelques instants à l'esprit du lecteur après avoir momentanément reposé l'ouvrage tant que scénario qu'il propose fait réfléchir sur la fragilité de l'équilibre dans une société, qui plus est une société où on peut trouver une

arme à chaque coin de rue. Un bon roman, très pessimiste, qui éclaire un pan méconnu de la lutte contre la prolifération nucléaire.

(si le futur probable film est fidèle au livre, il n'y aura pas que de jolies images de la société américaine ... 7,5/8)

par spurinna @ 23.05.13 - 18:31:41

<http://casalibri.blog.fr/2013/05/23/une-seconde-apres-16048679/>

Rétroaction pour l'article "Une seconde après"

Boba [Visiteur]

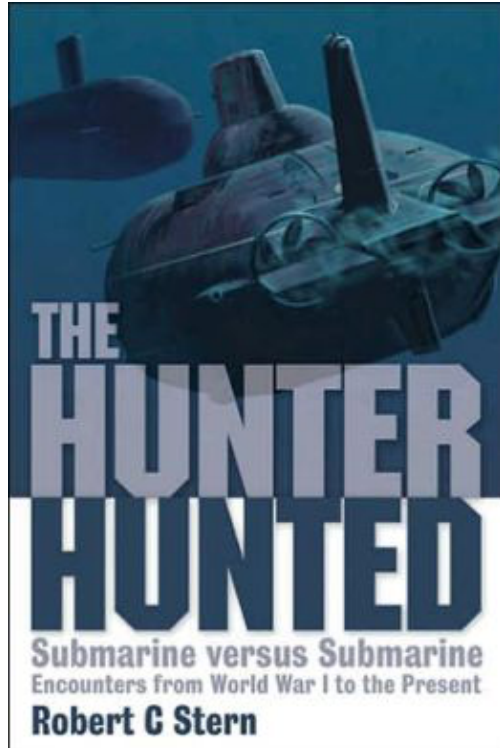
23.05.13 @ 21:01

Ce que vous décrivez mon cher Spurinna me fait penser à une resucée américaine de l'excellent Ravage (1943) de Barjavel.



The Hunter Hunted

Essai d'histoire sous-marine de Robert Stern.



Comme dans la nature, il arrive que deux prédateurs silencieux mais fragiles se rencontrent. Et parfois l'un d'eux ne survit pas à une telle rencontre. C'est là l'objet du livre : les sous-marins qui ont coulé d'autres sous-marins (ou qui pensent l'avoir fait).

En 25 chapitres l'auteur va effectuer une revue des cas connus ou probables d'attaques d'un sous-marin par un autre, de la Première Guerre mondiale à l'après Guerre froide. La première victime, le sous-marin britannique E3, est coulé par un sous-marin allemand le 18 octobre 1914 en mer du Nord. La visibilité très faible peut cependant jouer des tours et l'auteur dénombre quatre cas de fratricides.

Au long de ces chapitres on apprend qu'un capitaine allemand a coulé quatre sous-marins ennemis, que la guerre d'Espagne a été le théâtre d'opérations sous-marines italiennes et allemandes, qu'il y a des sous-marins néerlandais et polonais qui se battent sous commandement anglais. On voit aussi comment beaucoup de choses changent avec l'arrivée des radars sur les bâtiments, avec le perfectionnement des hydrophones et des torpilles (en plus bien sûr du dessin des bâtiments). Un seul chapitre est dévolu aux années entre 1945 et 2007. On y apprend comment les sous-marins soviétiques, britanniques et américains se suivaient les uns les autres à quelques dizaines de mètres, ce qui a occasionné des collisions (il fallait suivre les sous-marins stratégiques des autres). L'auteur avance même que c'est une collision qui a pu avoir coulé le Koursk lors de manœuvres en août 2000 (mais c'est ici la version russe de l'incident qui a coûté la vie à 118 sous-marins).

Le dossier photographique central est bien fait et les reproductions des rapports ou des journaux de bord (surtout dans la première partie du livre) sont d'un très grand intérêt documentaire. Deux précis sur les différents types de mesures complètent l'ouvrage, avec un index, les notes et une grosse bibliographie. De manière générale, le livre est très solidement écrit (avec des références livresques et internet), toujours avec une contextualisation très synthétique (et surtout très utile) en début de chapitre. L'auteur maîtrise non seulement son sujet mais aussi la théorie de la navigation et les contraintes techniques des sous-marins.

D'une lecture rapide, ce livre ravira les amateurs de sous-marins et confirmera si besoin est la dureté de la vie dans un sous-marin mais plus encore son extrême dangerosité en temps de guerre (ou même en temps de paix si l'on considère les cas de la Minerve ou de l'Eurydice).

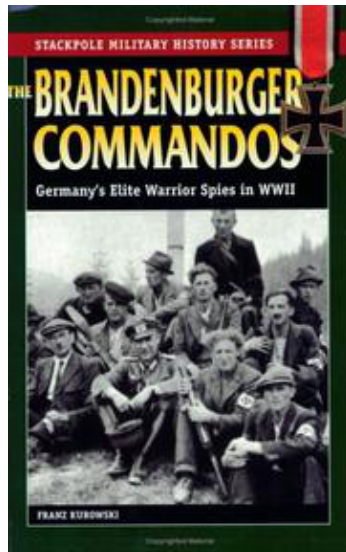
(les systèmes de décryptage ULTRA et MAGIC ont vraiment fait très mal, conjugués à la confiance naïve des chefs de l'Axe dans leurs codes ... 8)

par spurinna @ 09.06.13 - 16:05:38

<http://casalibri.blog.fr/2013/06/09/the-hunter-hunted-16106407/>

The Brandenburger Commandos

Germany's Elite Warrior Spies in WWII
Essai d'histoire militaire de Franz Kurowski.



Hérités des corps francs de la Première Guerre Mondiale, les commandos n'ont pas forcément bonne presse dans les armées européennes entre 1918 et 1939. Les états-majors se défient d'eux à cause de leurs indisciplines et du fait qu'ils introduisent de facto une différence de traitement entre les unités. Dans l'Allemagne du national-socialisme, la tendance n'est pas autre et l'armée refuse l'utilisation de ce genre d'unités. Le contre-espionnage de l'armée se charge alors, au début avec réticence, de cette partie du spectre (la SS finira aussi par créer ses propres commandos). Une unité est mise en place, qui, sous le commandement du contre-espionnage, va recruter des spécialistes du sabotage mais aussi des linguistes et des expatriés allemands en provenance du monde entier, en plus de ressortissants de minorités allemandes en Europe de l'Est.

Le livre a pour objectif de retracer toute la carrière des commandos Brandebourg, de leurs naissances jusqu'à la fin de la guerre. L'auteur, un ancien journaliste de guerre allemand, commence donc son récit avec l'organisation du contre-espionnage allemand avant et pendant la guerre avant de décrire l'organisation des commandos. La description des opérations menées ou projetées commence avec la Pologne, la France, l'Afghanistan et la Roumanie (pour empêcher la destruction des champs pétrolifères), avant de passer à la Grèce, l'Union Soviétique (et tenter d'assassiner Staline), l'Iraq, l'Iran, l'Inde et l'Afrique. L'auteur décrit ensuite les différentes transformations de ce qui était un régiment en une division puis une division blindée en se battant contre les partisans (pour faire court, puisque les différentes organisations de la résistance yougoslaves ne se pas privées de se combattre entre elles) en Yougoslavie puis contre les Soviétiques. Mais cette division n'a plus grand-chose à voir avec les opérations spéciales des débuts de la guerre.

Avant même l'évident « German Bias » (l'auteur montre sa proximité avec de nombreux officiers supérieurs de la Wehrmacht et nous fait un peu de retape comme dans la légende de la photo p. 273), ce qui saute aux yeux, littéralement, c'est le fouillis typographique qui est ce livre. La personne qui a traduit ce livre ou qui a utilisé (très mal) un logiciel de reconnaissance de caractères n'avait manifestement soit aucune idée du sujet, s'en souciait comme de sa première chemise ou a choisi délibérément de ne pas se relire. Quand on voit passer dix « général Jodi » pour un « général Jodl », ça commence à énerver un brin. Les noms propres semblent les plus touchés mais n'ont pas l'exclusive, avec une préférence pour les noms qui comportent un ü ou un ä. A ce gros problème il faut rajouter des organigrammes très mal reproduits, et les incohérences de l'auteur même qui se contredit (le traducteur oublie parfois aussi de traduire un titre, avec le comte Almaszy qui est Count partout sauf à la p. 205 où il reste Graf ou adopte deux translittérations consécutivement, dont

sans doute une non-translation, pour un même nom avec D. Mihajlovic p. 241 et p.263). La langue yougoslave fait même son apparition p. 84

Même si le livre a été écrit en 1997, F. Kurowski croit toujours en la théorie de Martin Bormann et à sa carrière en URSS (le corps de M. Bormann a été retrouvé en 1972 et identifié en 1973) et fait part de son animosité envers cet « espion soviétique » à trois reprises (p. 38, p. 217 et p. 351). La fin du livre est anthologique avec une tirade tournant autour de la trahison des chefs, la collusion des espions etc. Tous ces défauts ne sont pas sauvés par une écriture lourde, une description incompréhensible de l'organisation du contre-espionnage militaire allemand et une trop grande profusion de détails inutiles (ça sent le recopiage servile de sources et il n'y a pas de notes). Et le livre pèse 365 pages avec des illustrations insérées en plusieurs endroits, dont beaucoup de portraits et des cartes très peu utiles.

Néanmoins Le livre essaie de brosse un panorama des missions accomplies ou projetées par les commandos Brandebourg et le lecteur y apprendra de nombreuses choses (comme le fait que Nasser et Sadate aient reçu de l'argent allemand, p. 185-186, ou les opérations en Afghanistan et en Inde). Mais il faut s'accrocher pour trouver son contentement dans ce livre si plombé

Après une telle expérience, un léger doute est porté sur le reste de cette collection consacrée aux monographies d'unités et sur cet auteur dont la quatrième de couverture proclame qu'il a écrit plus de cent livres.

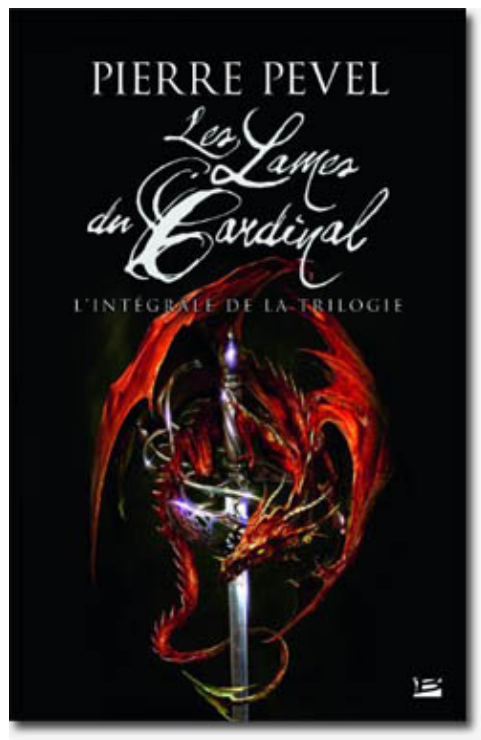
(la tentative d'élimination de J. Staline au travers du Lt. Savrine, p. 220-232, j'ai quand même un doute 5/6)

par [spurinna](#) @ 01.07.13 - 22:37:14

<http://casalibri.blog.fr/2013/07/01/the-brandenburger-commandos-16191221/>

Les Lames du Cardinal, L'intégrale de la trilogie

Roman fantastique et d'aventure de Pierre Pevel.



Vous avez tout lu de Alexandre Dumas père ? Vous connaissez par cœur Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après et le Vicomte de Bragelonne ? Cependant vous pensez que cela manquait d'un soupçon de haute politique, de complots et d'étrange ? La trilogie des Lames du Cardinal est faite pour vous.

Pierre Pevel reprend en effet le monde d'Alexandre Dumas, mais sans suivre les mêmes héros (on voit néanmoins quelques apparitions de d'Artagnan, Athos et Tréville). A cette trame il rajoute la magie (ou du moins du surnaturel), des races non humaines et des dragons. Ces derniers, qui peuvent prendre forme humaine, ne sont pas juste des créatures qui servent de destriers à l'occasion mais de dangereux acteurs de la politique européenne au XVIIe siècle. Ils semblent contrôler une bonne partie de la Cour d'Espagne, alors que justement le Royaume de France cherche, sous la direction de Louis XIII et de Richelieu, à ne pas être pris en étau par les possessions espagnoles. Par divers moyens, la France a combattu les dragons mais ces derniers ne s'avouent pas vaincu et comptent sur leurs agents et leurs affidés pour s'implanter de manière plus efficace.

C'est dans ce contexte que le Cardinal de Richelieu fait appel au capitaine de La Fargue (plus tout jeune puisqu'il avait déjà combattu au côté de Henry IV mais encore vigoureux) pour reformer l'équipe qu'il avait dû dissoudre cinq ans plus tôt après l'échec du siège de La Rochelle (cette dernière est une république indépendante). Cette équipe, c'est les Lames du Cardinal, que ce dernier appelle pour des missions où il niera toute implication en cas d'échec. Et justement, ce genre de missions ne manque pas, car les ennemis du Royaume sont nombreux et font mouvement. Tout au long des trois parties de cette intégrale (originellement découpée en trois tomes), les Lames vont beaucoup se battre, démêler des complots, voler, tromper, séduire et beaucoup tuer. Toutes sont des fines lames mais savent à leurs talents d'escrimeurs ajouter une gouaille certaine, une intelligence et parfois même des capacités plus inattendues. Et dire qu'il faut mettre tout cela au service de l'Espagne

Le monde de P. Pevel est bien plus sombre que celui de A. Dumas de par ses descriptions plus réalistes (Paris est un cloaque) mais aussi par volonté scénaristique. Il est aussi moins manichéen, comme le montre en

lui-même la volonté de prendre pour personnages principaux des personnes servant le cardinal au contraire de A. Dumas où les gardes du cardinal sont à la fois les « méchants » et des victimes des mousquetaires (à partir d'une vision aujourd'hui datée des rapports entre le roi et le cardinal). Les dialogues sont d'une grande qualité, souvent drôles, et si les personnages principaux pourraient être encore plus polis, ils sont loin d'être unidimensionnels (avec la caractéristique commune d'être tous désabusés) et très loin d'être des surhommes. L'auteur maîtrise pleinement (ou alors le prétend très très bien) les cadres historique et géographique avec souvent une description des parcours rue par rue dans Paris. Sur ce point on peut peut-être reprocher à P. Pevél une trop grande présence du narrateur qui cherche à rendre tout son travail préparatoire dans le texte alors qu'il aurait peut-être pu mettre toutes ses informations additionnelles en note. Il y a quelques redites aussi, du fait du rassemblement en un seul de trois tomes qui ne pouvaient pas être lus à la suite à l'origine. Très peu de faiblesses donc (il y a cette possible erreur du grade de Tréville qui est dans cette œuvre capitaine alors qu'il devrait être capitaine-lieutenant, le roi étant le capitaine des mousquetaires).

La lecture est très prenante, passé un début un peu déroutant à dessein. L'auteur ne feuilletonne pas mais les rebondissements sont nombreux et bien amenés et l'auteur a le bon goût de ne pas abuser de vieilles tournures françaises.

Même la fin aurait mérité plus de développements, c'est là un très bel hommage aux Trois Mousquetaires et qui bien sûr est édité chez Bragelonne !

(p. 598-599 d'Artagnan empêche un duel avec tact. Tout change ! 8,5)

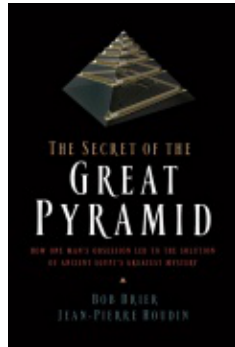
par [spurinna](#) @ 09.07.13 - 23:40:47

<http://casalibri.blog.fr/2013/07/09/les-lames-du-cardinal-l-integrale-de-la-trilogie-16226212/>

The Secret of the Great Pyramid

Essai d'égyptologie par Bob Brier et Jean-Pierre Houdin.

Existe en français sous le titre de Le secret de la grande pyramide.



Malgré tous les jolis dessins et les animations qui parsèment les livres ou les documentaires filmés traitant de l'Égypte, on ne sait pas encore aujourd'hui comment ont été bâtis les monuments qui symbolisent aujourd'hui l'Égypte contemporaine, l'Égypte antique et pour certains la civilisation même (si tant est que l'on sache ce que cela signifie). Dernier monument des listes de merveilles antiques encore visible aujourd'hui, la Grande Pyramide de Khéops s'élève à 146 mètres au-dessus du plateau de Gizeh, en banlieue du Caire. Cette pyramide n'est pas la première du genre puisque ce type de sépulture a été inventé à Saqqarah par l'architecte Imhotep (dont le nom est maintenant associé à plusieurs films d'aventure) sous les ordres du pharaon de la III^e dynastie Djoser peu avant 2600 avant J.-C.. Suivent les constructions de plusieurs pyramides inachevées (ou au statut controversé) avant que le pharaon Snéfrou (IV^e dynastie) ne se lance dans une série de quatre ou six pyramides de hauteurs variées dont les plus importantes sont la pyramide de Méïdoum, la pyramide rhomboïdale et la pyramide rouge (les deux dernières sont construites à Dahchour).

Plusieurs techniques ont été évoquées pour expliquer comment les pyramides ont été construites : une rampe droite, des systèmes de grues de type shadouf (comme les systèmes d'irrigation égyptiens), ou des rampes construites sur les faces de la pyramide au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Mais toutes ces théories souffrent de faiblesses, soit purement mécaniques (monter des blocs de plusieurs tonnes avec un shadouf) soit physiques (la puissance nécessaire pour tracter des blocs sur les pentes dépassant les 8° par exemple). L'hypothèse de l'architecte J.P. Houdin, initiée par son père qui fut ingénieur, propose un chantier en deux phases, d'abord avec une rampe, puis, une fois les blocs de la chambre funéraire royale en place, avec une rampe intérieure.

Le livre est principalement écrit par B. Brier (un égyptologue spécialiste des momies) qui narre comment a été développée la théorie de J.P. Houdin sur la construction de la pyramide de Khéops, comment il en est venu à soutenir ladite théorie et retrace presque année après année l'avancement du chantier. En 24 chapitres et cinq appendices, les auteurs détaillent leur théorie avec de très nombreuses données dans le texte et hors texte. Débutant avec l'histoire du concept de la pyramide, le lecteur est ensuite conduit à considérer toutes les difficultés techniques que rencontre l'architecte chargé du projet, Hémiénoù, rencontre tout en suivant en parallèle la carrière et les recherches de J.P. Houdin.

Si le plan du livre est assez peu linéaire, il n'en est pas moins agréable même si peut-être un peu trop personnel dans son approche. Les notes, peu nombreuses (l'auteur s'en explique), sont rassemblées en fin de volume avec la bibliographie et un index. Le style général est assez léger, plaisant, et pas sans humour (ah l'anecdote de F. Petrie et ses conserves p. 114 !).

C'est excellente présentation de la théorie est taillée pour les profanes (et ces mêmes profanes comprendront tout) mais n'est pas exempte d'erreurs bêtes comme cette étymologie d'architecte venue d'on ne sait où (p. 55-56), la bien mauvaise traduction d'Egyptiaca (p. 55) ou encore Imhotep sensé avoir été déifié en Esculape (p. 23). Bizarrement, à chaque fois quand on cherche à s'aventurer dans le monde gréco-romain Petite

étourderie aussi à la p. 168, où les noms d institutions qui sont en français tout au long du livre sont ici traduits.

On ne peut donc que conseiller ce livre qui permet à chacun de mesurer la difficulté qu il y a à construire une pyramide (quelle que soit la théorie qui peut avoir la préférence du lecteur), avec des illustrations d une grande clarté. Un bon exemple pour illustrer le fait que même les monuments ou les artefacts les plus scrutés peuvent encore faire naître des théories mais aussi, peut-être, des avancées scientifiques.

(et un jour, éventuellement, on autorisera la possibilité de confirmer ou d infirmer cette théorie 7,5)

par spurinna @ 16.07.13 - 21:09:02

<http://casalibri.blog.fr/2013/07/16/the-secret-of-the-great-pyramid-16243126/>

Rétroaction pour l'article "The Secret of the Great Pyramid"

job [Visiteur]

<http://theseinedite>

09.01.14 @ 05:47

projet culturel histoire antique

objectif diffusion livre 2 illustré pour tous, démonstration technique inédite Khéops.

infos sur le journal internet en ligne gillespyramidekheops

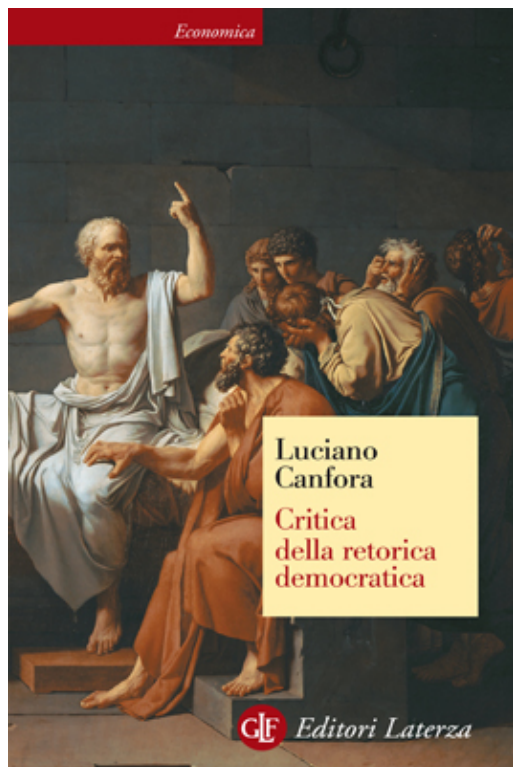
(20 lettres attachées)

jg



Critica della retorica democratica

Essai politique de Luciano Canfora.



Luciano Canfora, qui enseigne la philologie grecque et latine à l'université de Bari, avait en 2001 dans sa version française marqué le monde de la biographie avec un Jules César éclairé d'une façon peu commune. Le sous-titre en était Le dictateur démocrate. En 2002, devant les développements on ne peut plus récents de la géopolitique, il faisait paraître en Italie une Critique de la rhétorique démocratique, bien entendue très influencée par les auteurs antiques. Seulement fort de 120 pages, cette œuvre s'articule en seize courts chapitres précédés d'un prologue et suivis d'une conclusion, les chapitres étant centrés sur des idées fortes.

L'idée centrale de L. Canfora est que non seulement la démocratie n'est pas parfaite, mais qu'en réalité la démocratie occidentale moderne a toujours été une oligarchie. Sans être forcément communiste (L. Canfora a été candidat aux élections européennes en 1999 sous la bannière des communistes italiens), sa critique est fortement teintée de marxisme (les classes « éclatées de par le monde », p. 110). Elle vise, en séparant par exemple dans le libéralisme les versants politiques et économiques (p. 20), à démontrer la non-existence de la démocratie et par conséquent l'hypocrisie qu'il y a à vouloir la voir triompher partout (vision néo-conservatrice). Tout au long de sa critique, il passe ainsi de la dictature d'une minorité (de classe ou celle des électeurs qui vont voter), au choix des marchés, à la Russie post-soviétique (il est convaincu que c'est un complot de la CIA qui fait réélire Eltsine en 1996 p. 24), à ses nouveaux riches, à la mafia. Il critique aussi certaines théories de A. Gramsci et un discours de Jean-Paul II. L. Canfora critique aussi la gauche réformatrice, toujours le dindon de la farce pour lui depuis 1789.

L'auteur est dans le juste quand il critique la propagande anti-serbe en 1999 mais souffre d'hémiplégie quand il attribue à la seule présence de l'URSS les dispositifs de sécurité sociale en Europe occidentale qui se mettent en place durant les Trente Glorieuses. Que dire du lien causal qu'il fait entre la révolte de Spartacus et la fin de l'empire romain d'Occident (p. 108), qu'il rapporte au 11 septembre 2001. Enfin, autre vide dans la théorie de l'auteur, l'absence des puissances émergentes qui sont pourtant loin d'être insignifiants en 2002 (au moins la Chine et l'Inde !). On reste à la fin de l'ouvrage sur un schéma de domination occidentale totale qui est déjà bien dépassé.

La lecture est assez aisée (malgré certains passages confus) mais souffre d'un terrible abus de guillemets qui fait que le lecteur se questionne souvent sur la valeur des mots. Citation ? Ironie ? Les deux ?

La charge est violente sans être excellemment menée (en plus de ne pas être totalement neuve). Sans convaincre, l'auteur propose quand même au lecteur une réflexion pouvant ouvrir sur des considérations justes ou appelant le lecteur à contrarguer. Mais L. Canfora est sorti de son champ d'expertise et ça se voit un peu beaucoup

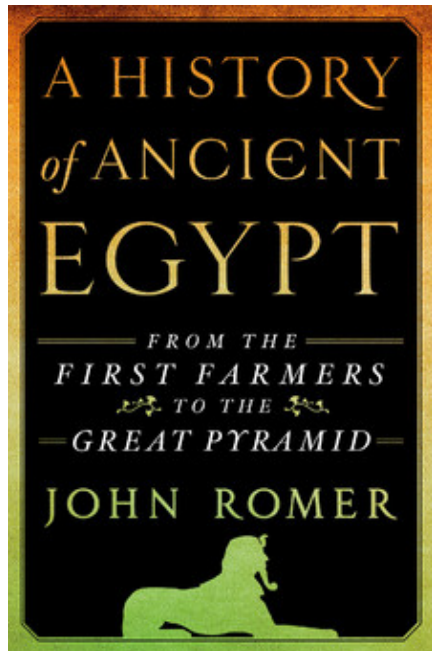
(on note quand même une forte connaissance de la France et de son histoire récente dans les exemples choisis
6)

par spurinna @ 22.07.13 - 22:32:26

<http://casalibri.blog.fr/2013/07/22/critica-della-retorica-democratica-16258766/>

A History of Ancient Egypt

From the First Farmers to the Great Pyramid
Manuel d'histoire égyptienne de John Romer.



De l'histoire égyptienne chacun est presque forcé de ne retenir que les pharaons et les pyramides. Mais ces deux éléments, incontestablement égyptiens, ne sont pas apparus dans un grand vide qui aurait été la vallée du Nil. John Romer, égyptologue britannique, veut certes décrire la préhistoire égyptienne tardive et son lien avec la période dynastique mais surtout produire une synthèse de l'histoire égyptienne en intégrant les découvertes les plus récentes. Avec le premier volume de cette histoire (sur deux prévus), allant des premiers agriculteurs à la grande pyramide, J. Romer livre un ouvrage d'une très grande densité et qui ravira tous les lecteurs qui cherchent un manuel concis, précis, rigoureux, critique et ouvert d'histoire et d'archéologie égyptienne.

J. Romer fait débiter son récit vers 5000 av. J.-C. avec l'émergence de l'agriculture dans l'oasis du Fayoum (connue pour ses portraits sur panneaux de bois produits au début de notre ère), première trace d'agriculture dans la vallée du Nil et les zones avoisinantes. Puis l'auteur aborde la difficile question de l'égyptianité en décrivant les cultures de Merimda et El-Omari en Basse Egypte, Badaria en Moyenne Egypte et Naqada en Haute Egypte. C'est cette dernière qui au début du quatrième millénaire avant notre ère va commencer à migrer et s'installer sur tout le cours inférieur du Nil, jusqu'à rencontrer la culture de Maadi-Butto dans le Delta vers 3500 av. J.-C. La première partie du livre s'achève sur les changements formels de la fin du quatrième millénaire.

La seconde partie est elle consacrée à l'émergence de la figure du pharaon, entre 3200 et 3000. Il y est question de faucons et de scorpions, d'une tombe remplie de jarres de vin, de la Palette de Narmer (le premier pharaon), des liens de la culture de Naqada avec le Delta, le Levant et la Nubie, du sacré et du profane, des offrandes et de la dîme, des comptages et de l'ordre étatique.

La troisième partie aborde la question dynastique, avec en premier les lieux les mastabas (tombes en forme de banc), l'influence urukéenne, les trois premières dynasties, Abydos la première capitale, la politique du sacrifice (on fait des sacrifices humains au début de la période dynastique) et la cour qui se met en place.

La quatrième partie est centrée sur l'œuvre de Djoser, avec le début de l'utilisation de la pierre comme matériau de construction, une description de l'Egypte sous le règne de Djoser et comment est inventée la

forme pyramide et les conséquences de cette invention. La cinquième partie continue sur le thème de la pyramide avec la frénésie édilitaire qui s'empare du pays. Un chapelet de petites pyramides est construit tout au long du Nil, avant que Snéfrou ne se lance dans la construction de trois grandes pyramides (pour un total de m3 de pierres dépassant de beaucoup ceux de la pyramide de Khéops), aux destins variés. C'est à cette époque aussi qu'émergent les divinités classiques égyptiennes, toujours en lien avec le roi. Khéops, vers 2575, tire le meilleur parti de cette expérience dans la construction des pyramides en lançant la construction de sa pyramide, la plus grande jamais construite, là où les falaises qui encadrent le Nil commencent à s'écarter pour faire de la place au Delta.

L'ouvrage s'achève sur une proposition de chronologie, une bibliographie indicative et très récente, la liste des illustrations et un index.

Il va de soit qu'un tel livre, même s'il compte presque 400 pages de texte, de très nombreuses illustrations dans le texte et deux encarts documentaires en couleur, ne peut prétendre à l'objectivité en tentant de rassembler les connaissances de plus de deux siècles d'égyptologie. Cependant, même en multipliant les petits aller-retour chronologiques, l'architecture du livre est d'une très grande solidité en mettant en ordre une telle masse d'informations. L'exposé ne sacrifie pas pour autant la critique, notamment envers les interprétations trop hollywoodiennes des fonctions de Imhotep et de Hemienou (censés être les architectes de Djoser et de Khéops, p. 294-295 et p. 382, les parents d'Hemienou ayant leur tombe à Meidoum à proximité d'une pyramide de Snéfrou) ou encore l'existence d'une dynastie Zéro (p. 119-126) qui a donné naissance à quelques films musclés. Appuyés sur L. Wittgenstein, James Frazer, le théoricien de l'émergence de la religion, en prend pour son grade avec tous ses disciples. La fin du livre, qui démontre la continuité culturelle entre la culture badarienne et la grande pyramide est de très haut vol. On prendra cependant la liberté de ne pas suivre l'auteur les yeux bandés quand il établit un lien entre la figure du Maître des Animaux mésopotamien et la Porte des Lionnes à Mycènes (p. 111).

Ce livre est un must. Il apprendra des quantités de choses au lecteur, parfois avec une pointe d'humour et en employant des comparaisons justes, et se chargera de détruire une quantité de mythes qu'une partie de l'égyptologie traîne encore par réflexe inconscient et par la non prise en compte des découvertes les plus récentes. Vivement le second tome !

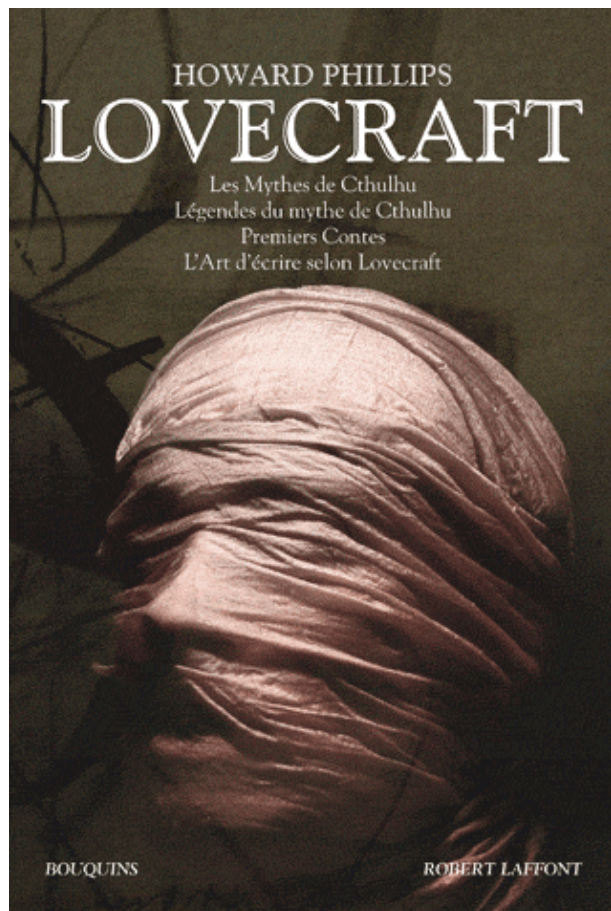
(après tant de manipulations de chronologie, et des plus compliquées, J. Romer se prend les pieds dans le tapis en parlant de 1899 comme de la dernière année du XIXe siècle 8,5)

par [spurinna](#) @ 31.07.13 - 23:17:57

<http://casalibri.blog.fr/2013/07/31/a-history-of-ancient-egypt-16280563/>

Oeuvres I

uvres de Howard Phillips Lovecraft, centrées sur la nouvelle d'horreur cosmique.



Ces lignes ont déjà accueillies quelques critiques sur l'écrivain de Providence, celui qui se déclarait comme le disciple de Poe (voir [ici](#) et [ici](#)). Mais il fallait aller plus loin pour avoir une vue d'ensemble et c'est ce que permettent les trois tomes des uvres. Plusieurs avantages par rapport aux livres édités et ne rassemblant que 4 ou 5 nouvelles, il y a ici des uvres considérées comme mineures, mais surtout les nouvelles des amis de l'auteur qui ont participé à l'expansion du mythe (et parfois l'ont vampirisé diraient certains).

Ce premier tome comprend quatre parties, précédées par une introduction de Francis Lacassin et une chronologie du même auteur. La première partie, intitulée « Les Mythes de Cthulhu », collationne toutes les nouvelles tournant autour de Cthulhu, avec parmi elles L Appel de Cthulhu, L Affaire Charles Dexter Ward, L Abomination de Dunwich, Les Montagnes Hallucinées, Dagon ou encore Le Cauchemar d'Innsmouth et l Histoire du Nécronomicon. Soit en tout 19 nouvelles.

La seconde partie contient 20 nouvelles d'auteurs différents (de qualités différentes aussi), avec une présentation de F. Lacassin et suivies par un répertoire biographiques des auteurs, au nombre de douze. Robert E. Howard fait partie du lot avec trois nouvelles, tout comme Auguste Derleth, le futur éditeur de Lovecraft, Clark Ashton Smith, Frank Belknap Long ou Robert Bloch.

La troisième partie, présentée par A. Derleth est très courte en comparaison et rassemble les premiers écrits de Lovecraft sous le titre de Premiers Contes. Six écrits ont été conservés, mais comme le premier a été écrit quand l'auteur avait six ans, ils sont d'un intérêt purement historique. Enfin, la quatrième partie, s'intitule « L'Art d'écrire selon Lovecraft » et recouvre des choses diverses telles que des notes et des brouillons, un échange de lettres au sujet du Nécronomicon, des conseils pour la rédaction d'un récit fantastique, des

commentaires (parfois épistolaires) sur la littérature fantastique, des billets d'humeur (sur la poésie contemporaine, la littérature latine, sur Poe ou sur deux écrivains qu'il a connus), des suggestions pour un guide du lecteur. F. Lacassin ferme la marche avec une bibliographie.

Le volume est conséquent avec ses 1150 pages de texte en papier bible. Une lecture d'un trait peut entraîner une lassitude due avant tout au format nouvelle/narrateur à la première personne/cosmicisme. Il faut donc consommer ce volume sur la durée pour pouvoir apprécier ces chefs-d'œuvres que sont L'Affaire Charles Dexter Ward, L'Appel de Cthulhu, Le Cauchemar d'Innsmouth et Dans l'abîme du temps. Les récits des « invités » dans ce volume sont de qualités inégales comme on l'a dit. Ceux de Robert Howard sont bons (et dans un style howardien), par contre celles de Brian Lumley ne sont pas indispensables. Tous les autres écrits permettent de donner une grande profondeur à Lovecraft, de cerner un peu de ses lectures et de ses goûts (qui sont très loin de se limiter à la fantaisie horrifique et qui mettent en relief la chronologie du début du volume). On peut par la même constater la forte prise dans le réel qu'a l'œuvre de Lovecraft, c'est-à-dire le réel des années 20 et 30 (p. 1080 on parle de mythologie aryenne).

Il va falloir se mettre au second volume du coup !

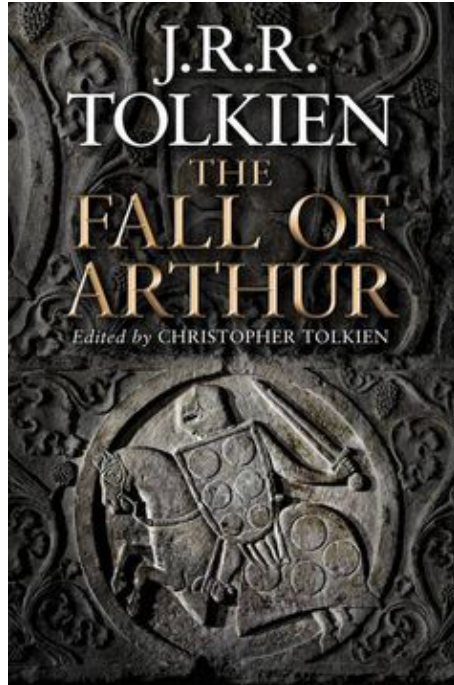
(il y a quand même beaucoup de conneries dans l'article La littérature de Rome 8)

par spurinna @ 28.08.13 - 14:26:35

<http://casalibri.blog.fr/2013/08/28/oeuvres-i-16342538/>

The Fall of Arthur

Poésie de J. R. R. Tolkien, éditée et commentée par Christopher Tolkien.



Il reste donc des textes non parus de J. R. R. Tolkien. Après la parution de Sigurd et Gudrun (chroniqué ici), le fils Tolkien continue son travail en éditant et commentant l'un des poèmes inachevé de son père, The Fall of Arthur. Comme son nom l'indique, le poème, en vers allitératifs, a pour thème la légende d'Arthur et les événements qui mènent à sa mort.

Le poème est divisé en cinq chants et compte dans sa version « définitive » 951 vers. Le premier chant conte la campagne du roi Arthur en Allemagne, accompagné de Gauvain, et comment la nouvelle de la prise de pouvoir de son neveu Mordred lui parvient. Le second chant, Mordred, par l'intermédiaire d'un navire frison, apprend que Arthur fait route vers l'ouest pour faire la guerre à sa propre terre. Mordred prépare son armée et se rend à Camelot pour informer la reine Guenièvre de leur prochain mariage et sa prise de pouvoir. Dans le chant trois, la narration se déplace en France, dans le château de Benoic où s'est retiré Lancelot du Lac après, exilé par Arthur après le quiproquo avec Guenièvre qui a entraîné la mort du frère et des fils de Gauvain. Lancelot attend un ordre de Guenièvre qu'elle doit envoyer si jamais elle a besoin d'aide. Mais l'ordre ne vient pas. Le chant suivant voit Arthur revenir en Bretagne. Un combat naval s'engage, suite auquel Gauvain débarque sur la plage pour permettre le débarquement de l'armée d'Arthur. Gauvain meurt après avoir tué le roi du Gotland, allié de Mordred. Enfin, dans le dernier chant (dont n'existe que 63 vers), Arthur débarque à Romeril, se rend auprès du corps de Gauvain dont il fait l'éloge funèbre. Et le poème prend fin de manière abrupte à ce moment-là.

Cependant, C. Tolkien ne laisse pas là le lecteur puisqu'à la suite des cinq chants (précédés d'une préface), l'éditeur donne les notes sur le texte, la situation du poème au sein de la tradition arthurienne (donc avec en regard l'Historia Regum Britanniae de Geoffrey de Monmouth, Brut de Lazamon, la Morte Arthur, l'Histoire du noble roi Arthur qui était empereur de Thomas Malory et Le Morte Artu en stances) et le poème qui n'a pas été écrit à partir des notes de J. R. R. Tolkien et des choix effectués par ce dernier dans la tradition (et son lien avec le Silmarillion). Enfin, le livre s'achève sur les évolutions du poème à travers l'analyse des différentes versions de travail et cette partie est suivie d'un appendice traitant de la versification allitérative en vieil anglais.

Autant le dire tout de suite, la lecture de ce poème inachevé est malaisée, entre une forme inhabituelle puisque

non-rimée mais allitérative et un vocabulaire archaïque qui nécessite de mobiliser toutes les ressources linguistiques (et de loin pas uniquement anglaises) du lecteur. Passé ces difficultés, on est embarqué dans les explications de haut vol de C. Tolkien dont le maître-mot est « intertextualité » et qui montre le très haut niveau d'érudition de l'éditeur tout en étant très accessible. Mais cette maestria sera-t-elle suffisante pour faire adhérer des lecteurs qui ne seraient pas déjà des tolkiendili (fans de Tolkien) ou ceux déjà versés dans l'étude de la germanistique ou de la scandinavistique? Cela nous paraît peu probable, mais au moins ce lecteur aura eu un aperçu de la beauté de la poésie en vieil anglais.

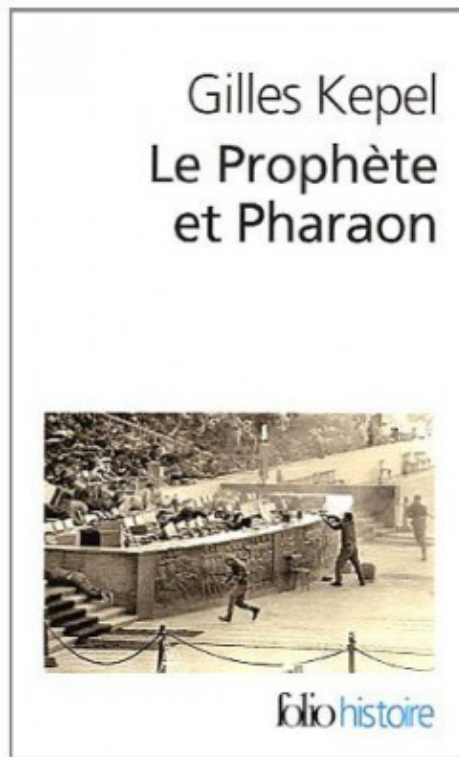
(ah les légendes arthuriennes, c'est moins simple que nous pouvions le supposer 7,5)

par spurinna @ 04.09.13 - 21:11:42

<http://casalibri.blog.fr/2013/09/04/the-fall-of-arthur-16359080/>

Le Prophète et Pharaon

Essai historique de Gilles Kepel.



Les Frères Musulmans ont connu la popularité au niveau international il y a un peu plus d'un an, quand, suite à la fin de la présidence de Hosni Moubarak en Egypte, ils ont montré qu'ils étaient la force politique la plus organisée du pays. M. Morsi, leur candidat à la présidence de la république égyptienne, avait alors recueilli 25% des votes exprimés. Un an plus tard, l'armée intervient pour mettre fin à l'expérience politique des Frères Musulmans, M. Morsi est inculpé de complicité de meurtres et les Frères Musulmans sont dissous en tant qu'ONG (le parti politique continue donc d'exister mais c'est un coup contre la base de son pouvoir).

Les Frères Musulmans, tous comme les autres groupes se réclamant de « l'islam véritable » en Egypte ne sont pas apparus après 2001. Ils sont issus du choc de la modernité dans des pays colonisés ou sous forte dépendance européenne jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. Hassan Al-Banna a fondé l'association des Frères Musulmans (qui ne sont pas les plus radicaux sur l'échiquier politico-religieux égyptien actuel) en 1928. Assassiné en 1949, un autre théoricien, Saïd Qutb, lui fait suite sans avoir la direction de la confrérie alors que celle-ci s'est grandement diffusée en Egypte mais aussi au Levant. Le renversement du roi Farouk par les Officiers Libres en 1952 est très loin de contenter les Frères Musulmans qui sont persécutés en deux vagues). Saïd Qutb est exécuté en 1965. Mais si Nasser s'appuie sur une doctrine socialiste et allie l'Egypte à l'URSS, son successeur Sadate se tourne vers les Etats-Unis et, plus religieux lui-même, laisse plus de liberté à la confrérie dans le but de vider les campus universitaires des groupes gauchistes et d'atténuer les effets de la corruption. Mais le voyage à Jérusalem et la traité de paix signé en 1979 avec Israël achève de le classer dans la catégorie des « princes pervers » qu'il faut éliminer pour de nombreux radicaux.

L'assassinat de Sadate en 1981 lors d'une parade militaire par trois soldats membres d'un groupe radical appelé « Al Jihad » relance la répression. Les initiateurs pensaient décapiter l'Etat en tuant celui qu'ils avaient surnommé « Pharaon » et ainsi faire revenir l'Egypte dans le giron de la charia et du « vrai islam » mais ils n'ont réussi qu'à changer la tête de proue. Pour 30 ans ...

Le présent livre a été écrit en 1984 et est le fruit d'une période où l'islamisme radical et armé était pensé comme circonscrit aux pays musulmans. L'avant-propos de l'auteur pour l'édition de 2012 rappelle ces

faits, comme il désigne rapidement les permanences et les changements. Ce court avant-propos est suivi d'une toute aussi courte introduction (sur le thème bien connu de l'Orient compliqué et des idées simples) avant d'aborder le premier chapitre et de décrire la période 1954-1966 au travers de l'expérience des camps de concentration où beaucoup de radicaux font leur apprentissage. Le second chapitre est lui centré sur l'ouvrage théorique principal de Saïd Qutb, Signes de piste, et sa réception. Le troisième chapitre s'éloigne des Frères Musulmans pour s'intéresser à la Société des Musulmans, qui prône le retrait de la société pour en fonder une autre, qualifiée « d'authentiquement musulmane » sans pour autant rechigner à l'usage de la violence, y compris contre un ancien ministre kidnappé et tué. Le chapitre suivant a pour thème le journal Al Dawa, son financement et ses idées (comme la reprise in extenso de caricatures antisémites du XIXe siècle européen mais aussi une relative modération).

Le lecteur passe ensuite au chapitre concernant les organisations islamistes étudiantes, dans une université égyptienne totalement amorphe et dépassée par le nombre d'étudiants qu'elle doit absorber. Ces organisations finissent par régner en maître sur les campus, parfois avec l'appui du pouvoir politique. Le sixième chapitre est centré sur la figure du cheikh Kichk, un prédicateur aveugle dont les cassettes des prêches se diffusent dans le monde entier à la fin des années 70 avec la diffusion des radiocassettes, et analyse son discours en profondeur au travers d'un exemple de prône. Le septième et dernier chapitre s'intéresse au groupe qui a assassiné Sadate avec les éléments disponibles en 1983 en explorant les fondements théologiques sur lesquels s'appuie le groupe et ses objectifs, avant de retracer le déroulement de l'assassinat et des jours qui suivirent. Enfin, une conclusion clôt ce livre en abordant les thèmes de l'altérité, du rapport entre le religieux et le politique, de la nécessité d'un mouvement islamiste et des facettes de cette utopie. Suivent une chronologie, des annexes, les sources, une orientation bibliographique, les notes et un index-glossaire.

L'auteur a incontestablement réussi à rendre sa thèse de doctorat des plus lisible. Clair, rythmé, le texte est très informatif sans noyer le lecteur dans les termes arabes et en réussissant à expliquer les points de théologie. L'analyse du terme de l'état de barbarie (jahiliyya) dans laquelle se trouve l'Égypte des années 40 et 50 pour Saïd Qutb est même plutôt brillante.

Si l'aspect personnel n'est pas absent du livre (l'auteur ayant passé trois ans sur place et fait ici une histoire du temps présent), il ne prend pas une place qui brouillerait le message. La lumière qu'il porte sur l'actualité égyptienne (et levantine) la plus récente est bien entendu un argument de premier ordre pour lire un tel livre.

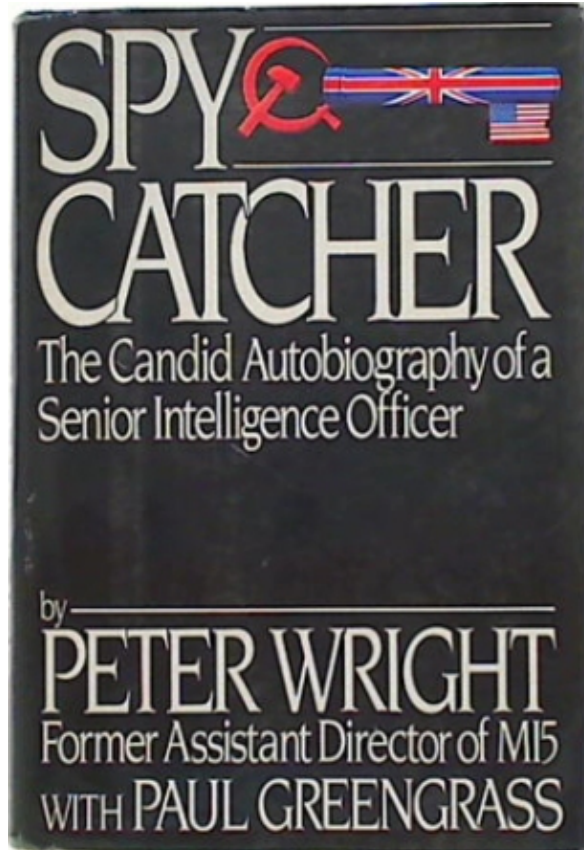
(dommage cette confusion entre cuménisme et inter-religieux p. 139 ... 8)

par [spurinna](#) @ 11.09.13 - 18:04:45

<http://casalibri.blog.fr/2013/09/11/le-prophete-et-pharaon-16377963/>

Spycatcher

Mémoires de Peter Wright, en collaboration avec Paul Greengrass.



Avant de réaliser la série littéraire et cinématographique d'espionnage Jason Bourne, Paul Greengrass était journaliste et déjà intéressé par le monde du renseignement. Peter Wright, quant à lui, n'a pas fait de film mais a eu une riche carrière au MI5, tout d'abord comme premier scientifique recruté comme tel au sein du service de contre-espionnage britannique, puis en tant que directeur de la section de recherche de ce même service (dite D3), plus particulièrement intéressé par les taupes introduites par les services de l'Est dans le MI5 avant et après la Seconde Guerre Mondiale.

P. Wright entre au MI5 en 1949. Auparavant il avait travaillé comme ingénieur pour Marconi, sous la direction de son père, et avait déjà œuvré pour les forces armées pendant la guerre. Ce sont ses connaissances scientifiques et techniques que le MI5 va venir chercher, après une période où est simple conseiller externe. Le monde du renseignement a en effet bien changé depuis 1939 : le code de Enigma a été cassé, les applications de l'acoustique ont terriblement évoluées et ceci a de grosses conséquences dans un monde entrée de plein pied dans la Guerre Froide. Peter Wright va donc à la fois chasser les dispositifs d'écoute soviétiques, mais aussi tenter d'écouter les Soviétiques tout en cherchant à améliorer les communications des agents du MI5 qui surveillent les diplomates (dont les Soviétiques écoutent les communications). P. Wright cherche aussi à renforcer la coopération de son service avec le GCHQ (Government's Communications Headquarters, le service britannique en charge du renseignement électronique), dans le but de permettre de décrypter les communications soviétiques et donc de savoir qui sont les espions désignés dans les cryptonymes.

Dans la seconde partie de sa carrière, P. Wright aura à cœur de découvrir l'ampleur de la pénétration du MI5 avec les défections de Burgess et Mclean, la découverte de Cairncross, les forts soupçons contre Philby (qui fuit en URSS en 1962) et les dépositions en échange d'une immunité totale de Blunt (découvert en 1963). Dans ces activités il doit compter avec la défiance du MI6 (secoué par l'affaire Philby) mais aussi de la CIA

qui se méfie des Britanniques incapables de se prévenir des pénétrations et qui se demandent jusqu'où sont allées les négligences. P. Wright soupçonne que le directeur du MI5 lui-même, Roger Hollis, était une taupe soviétique et la démonstration de cette thèse occupe une grande partie du livre. Enfin, l'auteur partira à la retraite, conscient de la fin d'une époque, celle des agents de la Seconde Guerre Mondiale, mais aussi de l'aube de l'informatique et ses si nombreuses possibilités. Une retraite pas si tranquille puisque contrairement à ce que le MI5 lui avait dit, sa retraite du Ministère de la Marine (son employeur chez Marconi) n'a pas été transférée. Avec sa retraite de misère et ses souvenirs, il écrit donc ce livre en Australie. Le gouvernement Thatcher cherche à en interdire la publication (devant les révélations qui y sont faites), sans succès, et le livre se vend à plus de deux millions d'exemplaires, rendant millionnaire son auteur.

Ce livre se lit comme un roman, avec la grosse différence qu'il décrit une partie méconnue de notre monde, celui de la chasse aux espions. Très prenant, ce livre de presque 400 pages est plus qu'un exposé des faits mais retrace aussi les cheminements de la pensée de l'auteur dans sa poursuite des espions et des taupes et devant des problèmes techniques ardues qui demandent une réponse rapide et ingénieuse. Le lecteur est tellement dans les pensées de l'auteur que parfois (mais rarement), cela devient difficile à suivre. Retiré des voitures et ne devant plus rien à personne, l'auteur fait des descriptions vivantes et parfois caustiques, sans fausse politesse.

L'ouvrage est aussi très britannique et ne peut s'empêcher de faire un peu de taquineries aux Français (en plus de parler des écoutes de l'ambassade à Londres), jusqu'au point où cite des officiers considérant les Français des dégonflés après 1940 (à se demander qui ne voulait rien faire en 1936 dans la Ruhr et pourquoi les dégonflés ont perdu 50 000 hommes en 1940). On voit aussi les liens entre les renseignements britanniques et étatsuniens et qui est le patron dans cette relation qui n'est cependant pas exclusive, puisque le MI5 a de nombreux contacts à cette époque avec la Police Montée canadienne ou l'ASIO, le service australien.

Ce livre est une excellente photographie du MI5 des années 50 à 70 (même si l'auteur peut aussi se tromper) et il jette une lumière crue sur le Londres de la Guerre Froide, entre espions du Bloc de l'Est, camaraderies d'écoles privées et procédures de sécurité défailtantes.

(le projet Venona a bien occupé des gens pendant 40 ans - 8,5)

par [spurinna](#) @ 26.09.13 - 22:52:54

<http://casalibri.blog.fr/2013/09/26/spycatcher-16462256/>

Le KGB en France

Essai historique de Thierry Wolton.



Le livre date vraiment d'un autre siècle, presque d'un autre monde. L'espionnage des pays du Pacte de Varsovie en France, c'est forcément daté. Paru en 1986, ce livre était à l'époque une bombe éditoriale avec son explication de l'expulsion en avril 1983 d'une quarantaine de diplomates soviétiques du territoire français (des espions donc).

Après un court avant-propos, l'auteur démarre avec les liens entre le parti Communiste Français et le KGB, en détaillant des cas avant la Deuxième Guerre Mondiale mais surtout après. Le KGB a en effet tenté de noyauter les Armées et le SDECE après 1945, parfois par l'intermédiaire d'officiers supérieurs. L'influence du KGB s'est aussi fait sentir dans les arsenaux, avec des sabotages d'armes lors de la guerre d'Indochine par exemple. Tout le PCF n'était pas en lien avec le KGB mais des structures parallèles existaient au sein du parti mais aussi en dehors, avec des agents en lien direct avec le KGB ou le renseignement militaire soviétique (le GRU).

Mais l'URSS n'est pas le seul pays à avoir conduit des opérations d'espionnage en France : les Allemands de l'Est, les Tchécoslovaques et les Roumains ont eux aussi été très présents. Certains agents, que la cible soit la France ou l'OTAN, sont restés en place de nombreuses années ou ont pu manipuler des sources bien placées sur un temps très long.

Le troisième chapitre sort d'une approche de descriptions de cas pour dévoiler les différentes techniques du recrutement des agents par les services de renseignement de l'Est. Le « combat pour la paix », l'argent, l'orgueil mais aussi les pièges (maîtresse, aventure inavouable pour un personnage public etc) sont les méthodes décrites par l'auteur, à chaque fois en décrivant un cas réel. C'est aussi l'occasion pour T. Wolton de décrire l'organisation du KGB, en URSS comme à l'extérieur, dans les pays satellites ou en Occident.

Le quatrième chapitre est quant à lui centré sur la désinformation en France et tout les moyens de la désinformation, qu'elle vienne de l'URSS ou des pays du Bloc de l'Est. T. Wolton dénonce les collusions de journalistes avec le régime roumain (et l'indépendance au sein du Bloc que la Roumanie veut vendre à cette époque à l'Ouest). Les manipulations de mouvements néo-nazis est aussi abordée.

Enfin, dans le cinquième et dernier chapitre, l'auteur passe au dossier Farewell dont il a été fait un film il y a quelques années. Ce dossier est aussi l'occasion de mesurer l'ampleur de l'espionnage scientifique et technologique, fruit de la naïveté de scientifiques ou d'entreprises ou d'opérations au long cours.

L'auteur conclut son livre sur deux annexes consacrées aux lieux et personnes du KGB en France, aux sources et références et un index.

L'ouvrage, écrit de manière agréable malgré quelques répétitions didactiques, fait presque le point sur une époque révolue : l'espionnage soviétique et de ses affidés (sous sa direction) en France. Non qu'il n'y ait plus d'espionnage russe en France (il y en a sans doute encore, puisque qu'une partie des arguments des recruteurs était de faire ressortir la continuité entre Russie et URSS) mais pour l'espionnage soviétique, c'est bel et bien fini. Le livre fait aussi mention du service de renseignement du PCF, rappelant à tout lecteur que la Résistance était très loin de l'union réelle, tout au plus vaguement coordonnée, et que le PCF préparait l'après-guerre avec application. Le chapitre sur les différentes façons dont sont recrutés les agents est assez truculent mais démontre aussi, si les procès vont à leur terme, qu'espionner pour le compte d'une puissance étrangère n'est pas sanctionnée de manière trop lourde. Comme si dévoiler le contenu des plans les plus secrets de l'OTAN (et pour quasi rien en plus) était finalement pas bien grave.

L'auteur rappelle aussi comment les étrangers étaient surveillés en URSS par différentes branches du KGB, selon leurs activités en Russie, et comment il était facile de les piéger et comment les différents services de l'Est se passaient le relais quand la source se déplace. Petit bémol, T. Wolton semble voir beaucoup plus de Spetsnaz qu'il ne peut raisonnablement y en avoir (mais on comprend ses craintes, après leur médiatisation en Afghanistan).

On est en présence d'un très bon livre, divertissant et par moment effarant. On peut aussi mesurer la légèreté française telle qu'elle avait cours pendant la Guerre Froide.

(il y avait vraiment des espions sympas qui se mettaient en quatre pour leur ami soviétique ou yougoslave 8,5)

par [spurinna](#) @ 21.10.13 - 23:11:30

<http://casalibri.blog.fr/2013/10/21/le-kgb-en-france-16644342/>

Rétroaction pour l'article "Le KGB en France"

Tietie007 [Visiteur]

<http://tietie007.blog4ever.com/articles>

16.02.15 @ 09:11

Lu il y a bien longtemps. L'espionnage soviétique était très performant, dans tous les pays du monde, voire, notamment, la construction de la bombe nucléaire soviétique alimentée par les infos de savants atomistes travaillant aux USA, et qui déboucha sur le procès des Rosenberg ou les 3 anglais de Cambridge, espions par idéalisme. Dans l'autre sens, les infos glanées en URSS étaient surtout le fait de défection dans les rangs du KGB, je pense à Orlov, le chef du NKVD lors de la guerre d'Espagne, se réfugiant aux USA ou, plus récemment l'affaire Farewell, au début des années 80, un haut-gradé du KGB qui a travaillé avec les services français.



Paix et Guerre entre les Nations

Essai de théorie des relations internationales de Raymond Aron.



Je ne pensais pas laisser aussi peu de temps entre le dernier ouvrage commenté ici et Paix et Guerre entre les Nations. Mais les circonstances ont fait que je l'ai commencé, et que donc il était plus qu'indiqué de le finir pour ne pas perdre les progressions dans la réflexion.

Comme on pouvait s'y attendre, l'ouvrage est très fortement charpenté, avec 770 pages réparties sur quatre parties, auxquelles s'ajoute la présentation de la huitième édition (un manuscrit de l'auteur datant de 1983 pour l'édition finalement posthume de 1984), la préface de la quatrième édition (1968), une introduction et deux index. L'introduction met l'accent sur les niveaux conceptuels de la compréhension en caractérisant d'abord la théorie des relations internationales, qui se constitue par opposition à l'histoire et à la géopolitique allemande après la Seconde Guerre Mondiale et qui cherche à définir son champ d'application.

Assez logiquement, R. Aron démarre donc son livre avec des explications théoriques (une partie sous-titrée « Concepts et systèmes »). Et ça démarre fort avec l'articulation entre la stratégie et la diplomatie et le fait que ce soit pour l'auteur une unité (on parle aujourd'hui de continuum). Il décortique aussi les concepts de guerre absolue et commentant abondamment C. von Clausewitz. Le second chapitre explore le concept de puissance, en distinguant notamment la puissance de la force et du pouvoir. Mais reste l'incertitude de la mesure exacte de la puissance. Dans le chapitre suivant, R. Aron passe aux directions à donner à cette puissance, c'est-à-dire aux buts de la politique extérieure d'un Etat, sur le très long comme le long terme. Le quatrième chapitre est consacré aux systèmes internationaux (s'ils sont homogènes ou hétérogènes) et à la question de la légalité de la guerre, avant de passer au chapitre à des questions plus actuelles (du moins en 1960) sur les systèmes pluripolaires et bipolaires (politiques d'équilibre dans des contextes différents) tout en remontant au bipolarisme de la Grèce classique. Le dernier chapitre de cette première partie quant à lui détaille les types de paix (par exemple, la paix impériale) et de guerres et expose une dialectique de l'antagonisme (comment persuader l'Autre alors que « la technique n'est pas toute puissante », p. 178).

La seconde partie de l'ouvrage est dite « sociologique » par son auteur, même s'il est difficile de comprendre toute les significations que ce dernier place derrière (le sous-titre « Déterminants et régularités » ne donnant semble-t-il pas une réponse complète à cette question). Dans cette seconde partie, le premier chapitre (VII) traite logiquement de l'espace, au sens géographique du terme. Il y est question de milieu, de causalité naturelle ou humaine, puis l'auteur glisse vers les théories de H. Mackinder portant sur le territoire-pivot (heartland), avant de disserter sur la géographie à l'âge scientifique. Le chapitre suivant s'attaque à la question du nombre et sur ses conséquences (stabilité et instabilité, l'influence de la technologie et le nombre comme cause possible de guerre) avant de passer à la question des ressources. R. Aron détaille d'abord quatre

idéologies en matière de ressources (mercantilisme, libéralisme, économie nationale et socialisme), leurs interprétations historiques, puis analyse le colonialisme, le capitalisme et le socialisme. Le quatrième chapitre de cette seconde partie quitte alors la matérialité pour mettre en ordre certaines idées sur les nations et les régimes, en éclairant le lecteur sur les différents régimes, les constantes nationales, le nationalisme et les régimes militaires (au sens d'articulation nation-armée). Continuant sur sa lancée R. Aron fait un livre d'analyse prospectiviste en parlant de la décadence des nations et du destin des civilisations, puis de ce qui caractérise une guerre (nombre de combattants ? est-il des civilisations plus belliqueuses que les autres ?). Clôture la seconde partie, le chapitre XII cherche à déterminer les racines de l'institution belliqueuse, qu'elles soient biologiques, psychologiques ou sociales. La partie se achève sur les types sociaux de guerre (défensive, sociale, économique-politique et aristocratique-conquérante) et sur ce qui pourrait conduire à une extinction de la guerre.

La troisième partie est pleinement historique. Elle vise d'abord à montrer l'hétérogénéité du système international à l'époque de la rédaction de l'ouvrage, avec ses blocs européens et ses alliances asiatiques, le système et ses sous-systèmes et le devenir de l'Etat-Nation. R. Aron théorise ensuite en profondeur la stratégie de dissuasion, avec ses trois modèles (impunité du crime, égalité du crime et du châtiment et inégalité du crime et du châtiment), l'influence des nombres, la dialectique et le jeu de la dissuasion et enfin l'impossibilité d'un calcul rigoureux. Le chapitre suivant (XV) passe en revue la diplomatie à l'intérieur des blocs où chacun des Grands Frères est l'hégémon quand le chapitre suivant se consacre à la diplomatie entre blocs avec l'équilibre de la terreur, les organisations militaires, les armes classiques et atomiques tactiques et enfin la cristallisation militaire. Le chapitre suivant sort de l'Europe pour mettre en lumière la diplomatie entre les deux blocs et les non-engagés en définissant ce qu'est un non-engagé, quelles sont les diplomaties du rouble et du dollar, les dialectiques de la subversion et de la neutralité. Enfin le chapitre XVIII traite des deux Grands, de leurs relations, des Nations Unies et l'apaisement.

La quatrième et dernière partie est intitulée « Praxéologie ». Cette partie est elle-même divisée en sous-parties, dont la première est centrée sur la morale (« Idéalisme et réalisme », puis « Conviction et responsabilité ») qui montrent les choix qui s'offrent aux Grands comme aux Petits en matière de stratégie mais surtout de stratégie nucléaire. La seconde sous-partie (« Armer ou désarmer ? » et « Survivre, c'est vaincre ») parle de la paix par la peur ou par le désarmement, de l'accord entre ennemis, de la stabilité et de l'enjeu du conflit. La troisième sous-partie est construite sous l'angle de la paix par la loi ou de la paix par l'empire (pacifisme, SDN/ONU, droit international, transfert de souveraineté, nations et fédération, fédération et empire). Une Note Finale donne la pensée de l'auteur en ce qui concerne la fin de la Guerre Froide, en écartant une offensive de l'OTAN et conseillant d'attendre que l'URSS reconnaisse enfin aux autres le droit de vivre.

Quelle densité dans cet ouvrage ! Que d'informations contenues dans ces pages, avec des provenances diverses mais toujours récentes (au moment de l'écriture) ! Et le moins que l'on puisse dire c'est que le discours est charpenté, même si c'est dans un plan pas si académique, mais qui in fine a le courage de proposer concrètement une voie pour sortir de la Guerre Froide. Et cette proposition c'est plus ou moins celle qui a mené à la fin de cette même Guerre Froide et à la disparition de l'URSS. Le propos est lui à visée objective (c'est à dire sans jugement de valeur concernant les systèmes occidentaux et soviétiques, ce qui est plutôt bien fait), jusqu'à que l'auteur déclare lui-même à la p. 655 mettre fin à la vision du « spectateur pur ». Si on peut faire peu de reproches à R. Aron sur les explications des ressorts de la dissuasion, on peut lui en faire sur ses connaissances historiques, sur l'Antiquité certes, mais aussi sur des périodes plus récentes (dans la première moitié du livre), comme avant 1914. Il s'avance aussi parfois sur ce que pouvaient penser les gens (l'Alsace voulant rester française en 1871, chose difficile à prouver, p. 163). Des définitions appellent aussi à discussion, comme celle de la démocratie qu'il donne p. 110 (où le peuple élit le Souverain mais ne le serait pas lui-même) ou celle du terrorisme (p. 176), mais R. Aron peut être aussi la victime d'un manque de données (sur les matériels de la Seconde Guerre Mondiale, p. 228, ou l'influence des réfugiés dans la prospérité allemande d'après 1945, p.205).

R. Aron ne voulait pas être que pertinent pour son temps mais être intemporel. Il y réussit de plusieurs manières. Premièrement en montrant le danger, encore actuel, de la criminalisation de la guerre, avec son influence sur le règlement politique des conflits, c'est-à-dire aller vers une guerre inexpiable (p. 123).

L'auteur récuse aussi l'automaticité d'une union politique européenne sortant d'une union économique (le Marché Commun), ce en quoi il a pour l'instant encore raison. Mais il n'exclut pas pour autant que les peuples le veuillent (p. 732-733). Très lucide aussi fut R. Aron sur la militarisation de l'espace (p. 648).

Enfin, s'il ne faut lire qu'un chapitre de ce livre (il faut admettre que les ressorts de la dissuasion nucléaire, ce n'est pas extrêmement primesautier), ce serait sans doute le chapitre XIX. Il est lumineux dans son analyse de l'idéalisme et du réalisme dans les Relations Internationales et n'a pas pris une ride depuis 1962. Il suffit juste de changer les noms !

La lecture de Paix et Guerre entre les Nations est encore aujourd'hui totalement justifiée, une fois extrait de son contexte d'écriture et dépassé son apparence massive (formelle et conceptuelle). Et puis les problématiques nucléaires, ce n'est pas vraiment encore passé de mode

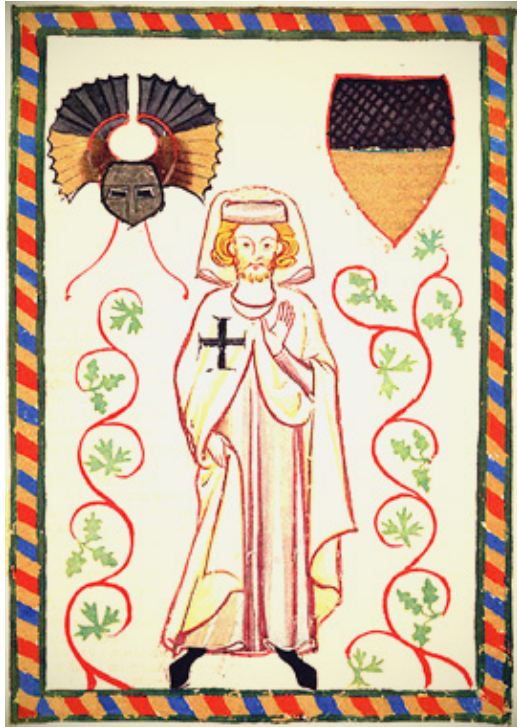
(Etrangement, chez R. Aron, républicain est synonyme de démocratique p. 721 - 8,5)

par spurinna @ 10.11.13 - 23:15:13

<http://casalibri.blog.fr/2013/11/10/paix-et-guerre-entre-les-nations-16813774/>

Tannhäuser

Musique et livret de Richard Wagner, version de Dresde.
Production de l'Opéra de Francfort.



« Les batailles de slam, ce n'est rien de nouveau, on faisait déjà de telles joutes littéraires au Moyen-Âge », tel pourrait être aujourd'hui la leçon de Tannhäuser. Richard Wagner, à nouveau inspiré par le Moyen-Âge, ne voulait pas seulement montrer au public une partie des grands poètes allemands mais en plus montrer, que comme lui, ils cherchaient autre chose que la mondanité mais bien une transcendance. Mais ceci n'était pas sans risque, comme le montre Tannhäuser.

L'opéra démarre avec un Tannhäuser envoûté par Vénus sur le Vénusberg. Mais au souvenir d'Elisabeth de Thuringe, qu'il aimait (ou qu'il avait charmé), il quitte sa vie de plaisirs. Chemin faisant, il croise une compagnie de trouvères (Minnesänger, parmi lesquels Wolfram von Eschenbach et Walther von der Vogelweide) qui lui annonce se rendre à la Wartburg ou un concours organisé par le prince Hermann de Thuringe, père de Elisabeth (un concours eu véritablement lieu dans ce château vers 1207). Après quelques hésitations, Tannhäuser se joint aux autres poètes quand il apprend que le prix du concours est qu'Elisabeth exaucera un vœu. A la Wartburg, Elisabeth reconnaît Tannhäuser et semble le favoriser (elle s'en ouvre à son père). Mais le concours menaçant de tourner en sa défaveur, Tannhäuser cède à ses démons et chante l'amour sensuel, avouant finalement avoir été au Vénusberg. Constatant la vie de débauche passée du héros, le prince Hermann de Thuringe le condamne à effectuer un pèlerinage à Rome. En l'absence de Tannhäuser, Elisabeth désespère. Wolfram von Eschenbach, celui qui aurait pu gagner le concours s'il était arrivé à son terme, recherche son amour ou du moins à la consoler. Elle refuse la consolation, puis, constatant l'absence de Tannhäuser parmi les pèlerins qui reviennent de Rome, elle décède. Mais vient un dernier pèlerin, Tannhäuser. Il dit que le pape lui a refusé son pardon, aussi sûrement que son bâton ne pouvant reverdir. Il rappelle Vénus pour se vouer à elle, puis ayant vu le corps sans vie d'Elisabeth, meurt à son tour. C'est à lors que de jeunes pèlerins annoncent un miracle à Rome : le bâton du pape a reverdi.

Une mise en scène dans l'ouverture d'un opéra augure rarement des choses sans reproches, et ce Tannhäuser ne déroge pas à la règle. Franchement, faire se déshabiller un groupe de pèlerins, leur faire prendre un bain de minuit, les engager dans des scènes suggestives tout en leur faisant exécuter des gestes de rejets de la croix, tout cela n'était pas nécessaire, alors que cette ouverture fait plus que se suffire à elle-même. Après, on ne

peut que être suspicieux

La scène a pour constante dans les trois actes de garder une toile peinte représentant un ciel nuageux, avec une porte dans le second acte puis une ouverture sans porte dans une toile défraîchie. A chaque acte aussi, un lampadaire qui fait office de point fixe et qui par moment permet de faire un jeu intérieur/extérieur avec les personnages. Hormis l'acte central à la Wartburg qui voit scène agrémentée de tribunes, d'une scène basse, de cordons, chaises et table, la scène est quasi vide. Au niveau des costumes, on cherche à faire dans le contemporain, sauf les capes grises des pèlerins. Les poètes sont tous en costume avec une chemise violette et Vénus passe d'un blanc pur dans le premier acte à un habit noir devant s'accorder avec les poses de femme fatale qu'elle arbore.

Le rôle-titre manquait franchement de douceur, parfois même robotique. Ceci était très gênant dans le premier acte, avant de voir du mieux par la suite (mais peut être que l'oreille s'était habituée aux actes suivants). Elisabeth a été très bien interprétée, avec une grande finesse dans les registres. Qui plus est, elle avait des capacités en jeu d'acteur (sacré jeu de air-harpe avec harpe). Vénus était assez quelconque mais Wolfram von Eschenbach a rempli sa partie avec justesse. Hermann de Thuringe a été un personnage agréablement interprété. Les autres personnages ont peu de lignes de chants mais parmi eux le rôle de l'enfant a été particulièrement massacré. Très belle performance du chœur, et on peut en dire tout autant de l'orchestre (peut être un brin brutal par moments). Enfin la mise en scène aurait pu nous épargner de la symbolique très lourdaude (genre la porte vers laquelle se dirige un Tannhäuser partant en pèlerinage qui s'illumine à la fin du second acte) et a voulu faire passer de nombreux messages, à en pervertir le texte par moment (le jeu entre Wolfram et Elisabeth et la mort d'Elisabeth dans le troisième acte, le jeu amoureux entre Tannhäuser et Elisabeth au début du second acte). On finit par voir une histoire qui n'est pas celle du livret

Une version prenante, avec de nombreux moments très agréables et qui obtint la faveur du public.

(quel thème musical tout de même ! et question variations, Wagner n'a pas de leçons à recevoir 7/7,5)

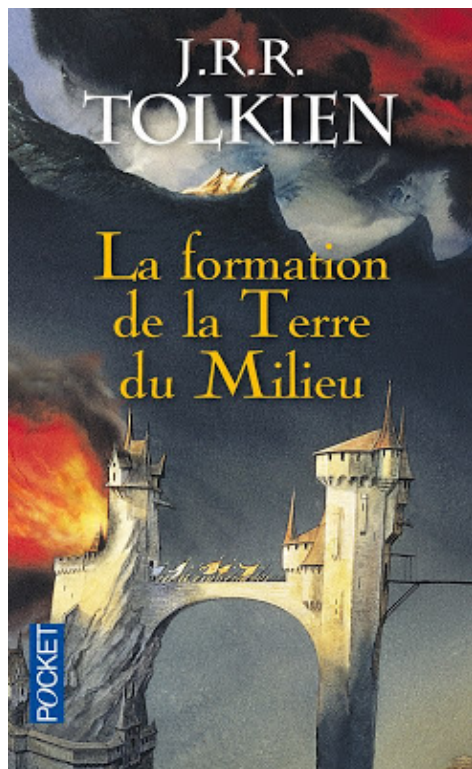
par [spurinna](#) @ 14.11.13 - 19:07:45

<http://casalibri.blog.fr/2013/11/14/tannhaeuser-16858906/>

La formation de la Terre du Milieu

Histoire de la Terre du Milieu IV.

Analyse intertextuelle de textes de J.R.R. Tolkien par Christopher Tolkien.



Voilà enfin le livre qui va expliquer les importants changements de géographie entre les différents âges de la Terre du Milieu, me suis-je dis. La réponse que j'ai retirée de la lecture est plutôt normande.

Comme dans les tomes précédents, C. Tolkien présente et commente des écrits de son père, que ce dernier a composé vers le milieu des années Trente. Le livre se compose de sept chapitres, que l'on peut rassembler en quatre parties distinctes mais articulées entre elles. La première partie n'est peuplée que d'un unique chapitre donnant à lire des fragments courts en prose postérieurs aux Contes perdus, traitant de Gondolin ou de la fuite des Fëanoriens après que les deux Arbres furent abattus en Valinor.

La seconde partie rassemble trois chapitres dont le point commun est d'avoir pour thème la quête des Silmarils (ces gemmes qui enferment la lumière des Deux Arbres du Valinor, détruit par Morgoth). L'Esquisse de la Mythologie est le premier texte de cette partie, suivi de la Quenta qui est une version refondue et agrandie de l'Esquisse de la Mythologie. Ce texte est suivi d'une traduction en vieil anglais du début de la Quenta, des équivalents des noms elfiques en vieil anglais et d'un poème intitulé Les Cors d'Ylmir. Enfin, cette partie se clôt avec une reproduction commentée de la première carte du Silmarillion.

La partie suivante est constituée d'un seul chapitre, fort curieux au demeurant, qui décrit le monde dans une forme métaphysique. Il est intitulé Ambaranta et sous-titré « La forme du Monde ». Il décrit, à l'aide de schémas de la main de l'auteur, les différentes couches et espaces du monde, les murs qui l'entourent, où passent le soleil et la lune et comment furent modifiées par la suite les régions du monde. La quatrième partie rassemble les premières Annales du Valinor et les premières Annales du Beleriand (elles suivies des secondes, incomplètes). Elles se présentent de manière classique, avec une date et un court texte décrivant l'année ou la période. Les Annales du Valinor (on rappelle que c'est le pays des dieux) bénéficient de versions en vieil anglais, toujours fictivement rapportées par Ælfwine (comme dans le premier tome de l'Histoire de la Terre du Milieu). Un index massif est placé en fin de volume.

La sensation d'une construction linguistique d'une solidité de granit venait déjà à la lecture des livres de J.R.R. Tolkien et n'avait été renforcée qu'en lisant les différents tomes de l'Histoire de la Terre du Milieu mais là on atteint un sommet. Cet assemblage des versions (au sens traductologique) en vieil anglais et de la liste d'équivalence entre les noms elfiques et le vieil anglais, c'est d'un intérêt premier pour la compréhension générale de toute l'œuvre de Tolkien. Et comme avec ça on a en plus des explications détaillées sur les changements géographiques (il est vraisemblable que j'avais passé dessus dans le Silmarillion).

La transformation de la matière de départ continue aussi dans les histoires avec des changements considérables dans les Maisons des Hommes (origines, alliances), mais aussi dans la geste de Beren et Luthien (actes du chien Huan, parcours, réincarnation). La cité cachée de Gondolin commence elle aussi à prendre de l'épaisseur grâce aux réflexions géostratégiques de Tolkien et l'histoire de Hurin et de sa famille se précise (avec le moyen de calculer l'âge des protagonistes) même si la chronologie générale va encore être étirée (au début le premier Âge est concentré sur 250 ans puis subit progressivement une expansion). L'évolution de l'histoire et des textes a atteint à la fin des années Trente une telle maturité que certaines phrases ou prépositions se retrouveront plus tard telles quelles dans le Silmarillion.

Mais il manque encore ce que vont devenir les Hommes avec le retour sur la Terre du Milieu des armées des dieux qui mettent à bas le pouvoir de Morgoth. C'est l'objet du cinquième tome qui conte l'intégration d'un mythe atlante dans le schéma général du Silmarillion. Ces lignes ne manqueront pas d'en rapporter !

(les non-fans de Tolkien n'auront même pas démarré la lecture 8)

par spurinna @ 21.11.13 - 23:20:13

<http://casalibri.blog.fr/2013/11/21/la-formation-de-la-terre-du-milieu-17019592/>

Rétroaction pour l'article "La formation de la Terre du Milieu"



Mes-saisons [Membre]

<http://mes-saisons.blog.fr/>

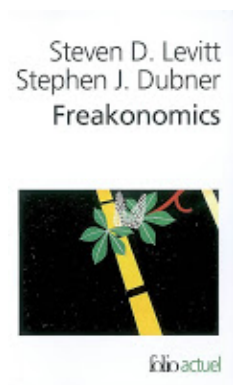
25.11.13 @ 13:31

C'est un grand livre. Tolkien est mon préféré.



Freakonomics

Essai de vulgarisation économique de Steven Levitt et Stephen Dubner.



Ce livre a d'une certaine manière rendu l'économie « sexy », avec une suite qui explore tout autant le monde des incitations et des rejets français ([Sexe, drogue et économie \(ici\)](#) et [Nos phobies économiques](#) de A. Delaigue et S. Méria). Mais ce livre vendu à plus de quatre millions d'exemplaires parle-t-il seulement d'économie ?

Steven Levitt, professeur d'économie à l'université de Chicago, et Stephen Dubner, journaliste au New York Times, se sont associés pour écrire ce livre à deux mains après avoir testé leur collaboration dans les colonnes du New York Times. Ils cherchent dans ce livre à décrypter certaines idées reçues en mettant en lumière les incitations auxquelles sont soumis les acteurs, en séparant causes, conséquences et corrélations. Passé les deux introductions de l'édition corrigée et augmentée, les deux auteurs naviguent de thèmes en thèmes en commençant dans le premier chapitre par la triche. Ce thème est nourri par deux exemples principaux, celui des combats de sumos truqués et des enseignants qui trafiquent les tests de leurs élèves pour avoir une prime. Le second chapitre parle de l'asymétrie de l'information, avec comme exemple central l'agent immobilier qui vend son propre bien (mais l'exemple du site de rencontre est lui aussi plaisant).

Puis le troisième chapitre s'intéresse à l'économie des gangs et démontre pourquoi les dealers vivent encore majoritairement chez leurs parents malgré les sommes brassées par le trafic. Le chapitre suivant reste dans la délinquance et le crime en se demandant ce qu'il est advenu des criminels aux Etats-Unis, alors que la criminalité augmente constamment dans les années 70 et 80 avant de chuter dans les années 90. Le cinquième chapitre s'attaque à la rude question de la définition du parent idéal en cherchant à dégager les choix éducatifs qui assurent à un enfant le plus de chances de réussite. Enfin, prolongation du chapitre précédent, le dernier chapitre traite de l'influence du prénom dans la destinée d'un enfant.

Le propos est très étatsunocentré (sur les armes à feu p.193-194) et parle d'études qui souvent seraient impossible à reproduire en France (les statistiques ethniques). Et puis, au fur et à mesure que l'on progresse dans le livre, se fait jour dans l'esprit du lecteur qu'il ne lit pas un livre de vulgarisation économique mais un livre de sociologie ou de criminologie (ou encore un mélange des deux). Si l'on ajoute à cela que le plaisir de la découverte est un peu gâché par le fait que les auteurs ont donné les conclusions de tous leurs chapitres dans l'introduction, cela commence à compter. Enfin, tous les chapitres ne sont pas dotés du même pouvoir de conviction. Celui sur l'avortement comme cause de la baisse de la criminalité ne nous a pas convaincu à 100%. Le livre est néanmoins bien écrit, avec des informations parfois étonnantes et souvent quelques discrètes pointes d'humour.

Le second volume, né du succès du premier, ne saurait rester longtemps loin de ces lignes

(il y a vraiment des prénoms étatsuniens improbables 7)

par spurinna @ 08.12.13 - 00:36:49

<http://casalibri.blog.fr/2013/12/07/freakonomics-17292958/>

Didon et Enée - Le château de Barbe-Bleue

Productions de l'opéra de Francfort.

Didon et Enée

Livret de Nahum Tate et musique de Henry Purcell.



L'histoire de Didon et Enée est un grand classique du répertoire de l'opéra. Enée, le prince troyen, fuit à la chute de sa ville natale pour aller fonder un royaume en Italie. En route il fait halte à Carthage où il est reçu par la reine Didon. L'amour unit les deux protagonistes mais le commandement des dieux se rappelle à Enée qui doit partir, poussant Didon au suicide et marquant le début de la haine entre Carthage et Rome (que fonde soit Enée soit l'un de ses descendants). L'opéra concentre l'histoire de Virgile en quatre tableaux.

Au premier tableau, Didon est conseillée par Belinda de prendre pour époux Enée. Leurs sentiments étant réciproques, les deux succombent à l'amour. Dans la seconde scène, la reine des sorcières lance à l'appel tous ses sujets pour faire tomber Didon. Elle décide d'envoyer quelqu'un sous le déguisement de Mercure pour rappeler à Enée sa mission. Puis, dans la scène suivante, alors que Didon, Enée et leur cour se promènent, un orage éclate. Enée reste seul et rencontre le faux mercure qui le presse de partir. Enée ne sait que choisir. La quatrième scène a lieu dans le port de Carthage. Enée annonce à Didon qu'il la quitte. Didon le rejette et Enée décide de braver le destin des dieux et de rester. Mais Didon le repousse à nouveau et lui ordonne de s'embarquer. Enée parti, Didon se lamente puis se suicide.

L'espace scénique est très resserré, puisqu'il consiste en un long banc à dossier qui a presque la largeur de la scène (il est totalement occupé au début de l'opéra) et un espace avec des chaises vides de chaque côté de la fosse d'orchestre. Un rideau derrière le banc empêche toute perspective. La mise en scène tire un grand parti de la disposition scénique, en intégrant la fosse et ainsi en faisant participer l'orchestre baroque (qui quitte progressivement la fosse en fin d'œuvre). Les interprètes furent d'une grande qualité, tant lyrique que dramaturgique (même si l'on peut regretter la mise en scène de la mort de Didon, plus accouchement que suicide). Les trois sorcières (contre-ténors) étaient captivantes, Didon d'une grande émotion (son air final, sans pathos surdimensionné). Je n'ai par contre toujours pas compris ce que faisaient les deux figurants très déshabillés dans la mise en scène. L'orchestre a été très bon, mais quelques arrangements avec la partition ont peut-être vus le jour.

Le château du duc Barbe-Bleue

Livret de Béla Balasz et musique de Béla Bartók.



De couple il est aussi question dans *Le château de Barbe-Bleue* mais ici point d'intervention de sorcières, le huis-clos règne. Il reste les interactions entre le duc et Judith, sa nouvelle femme et chacun dévoile la psyché de l'autre au cours d'un acte unique dont les évolutions sont marquées par l'ouverture de portes. En effet Judith, quatrième épouse du duc, arrive dans son château et souhaite ouvrir les sept portes fermées qu'elle voit pour y faire entrer la lumière. Le duc tente de la dissuader, mais à chaque fois il cède et Judith ouvre les portes une à une. Elle y découvre une salle de torture, une salle d'arme, une salle du trésor, un jardin, une gigantesque contrée avec forêts et champs et une mer de larmes. A chaque fois, il semble à Judith que tout se teinte de sang. La septième porte une fois ouverte, elle découvre les trois précédentes épouses du duc. Ce dernier lui explique alors que chacune d'elle a droit à un moment de la journée avec lui et que Judith est destinée à la nuit. L'opéra, qui comme *Didon et Enée*, dure à peu près une heure, s'achève là-dessus.

La mise en scène était économe de moyens. Toute l'action a lieu sur un disque blanc incliné qui tourne lentement sur un axe. Hors les rôles de Judith et du duc, trois couples de figurants apparaissent au cours de l'œuvre, surgissant sur le disque à partir du fond noir. Les figurants hommes sont porteurs d'accessoires (lianes dans les manches comme le duc, eau qui dégouline du costume, poudre d'or) et figurent les alter-ego du duc (et les figurantes ceux de Judith ou les autres épouses ?). Il y a aussi l'utilisation de fumées. Le tout donne une forme très captivante, à la limite de l'effroi, tant les effets de lumière, les jeux des acteurs et le propos s'accordent pour montrer la volonté de lumière de Judith, l'amour du duc et finalement l'échec du couple, parce que Judith ne montre aucune confiance et même de la violence (contrairement à ce qui pourrait être attendu).

Du point de vue du chant, tout était de premier ordre, accompagné par un orchestre au niveau. Le narrateur (rôle parlé hors scène et ici sans doute enregistré) en tout début d'œuvre aurait gagné à être mis un peu en valeur. Le chant en hongrois est peut-être un peu plus dur à suivre que dans une langue indo-européenne et il oblige le spectateur à être plus concentré sur le sur-titrage. Il n'y a aucun temps mort dans l'œuvre et la fin est presque abrupte, pour ce qui est peut-être un opéra expressionniste (le château est dans la liste des personnages) mais ou Bartók n'a pas abandonné certains éléments traditionnels hongrois, comme le barde.

Deux excellentes productions, ramassées, mais puissamment évocatrices et donc les images et les airs impriment durablement la mémoire.

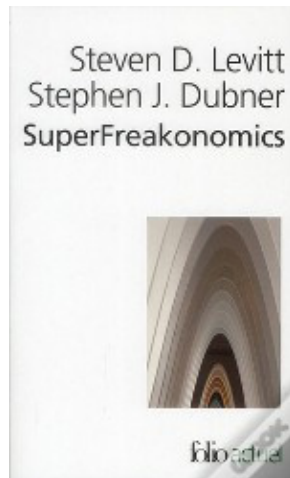
(les sorcières à Carthage devaient avoir de sacrées cervicales pour leurs extatiques mouvements de tête 8)

par spurinna @ 11.12.13 - 23:29:27

<http://casalibri.blog.fr/2013/12/11/didon-et-ence-le-chateau-de-barbe-bleue-17375012/>

SuperFreakonomics

Essai de vulgarisation économique de Steven Levitt et Stephen Dubner.



Suite de Freakonomics paru quatre ans plus tôt, SuperFreakonomics veut surfer sur le succès éditorial acquis. Mais voilà, la nouveauté est peut être passée ou le livre a été trop vite fait, il n'est pas au niveau de son aîné.

Le premier chapitre reste dans la lignée du livre précédent en parlant d'économie souterraine, ici la prostitution dans un quartier de Chicago. De nombreux aspects (évolution de la concurrence macro et micro, influence de la couleur de peau, influence du jour de la semaine etc.). Dans le même chapitre, il est aussi question des différences salariales entre hommes et femmes. Le second chapitre démarre avec l'influence de la date de naissance sur le devenir des gens (influence du ramadan sur le fûtus, date de naissance influant sur le fait d'être sélectionné en sport, l'initiale du nom de famille etc.) avant de passer au terrorisme puis à la circulation des informations dans un service hospitalier d'urgence, avant finalement de revenir au terrorisme et aux moyens économiques de repérer ces mêmes terroristes.

Le chapitre troisième se penche sur l'altruisme et ce qui le guide. Partant d'un fait divers sanglant, on passe à l'impact de l'installation de la télévision dans des villages indiens, le dilemme du prisonnier et ses variantes de l'économie expérimentale et le don d'organe avant de revenir au fait divers du début du chapitre. Le quatrième chapitre est quant à lui centré sur l'innovation et sur les solutions simples qui ont un grand effet. Tout commence par le lavage des mains dans une maternité, par les conséquences inattendues et par le pétrole qui a sauvé les baleines chassées pour leur huile. On voit aussi passer Robert McNamara et son introduction de la ceinture de sécurité dans les Ford. Le dernier chapitre a été introduit à la fin de quatrième par une longue partie sur les cyclones (et le moyen d'en diminuer le nombre et l'importance) et concerne uniquement l'environnement. On y parle réchauffement, influence de la production et de la consommation locale sur l'effet de serre, celle du volcanisme sur ce même effet de serre, et une relation du passage des auteurs (ou de l'un d'eux) chez Intellectual Ventures, un groupe d'inventeurs non loin de Seattle qui réfléchit sur des technologies pouvant agir sur l'environnement.

L'épilogue montre l'introduction de la monnaie chez des singes et ce qu'il en résulte. C'est assez éclairant !

Comme pour le premier volume, les exemples sont centrés sur les Etats-Unis, mais avec ici l'envie de dépasser le champ d'origine, de chasser sur les terres d'autrui. On s'essaie à des propositions historiques mais on échoue lamentablement. Il y aurait eu un million de femmes exécutées pour sorcellerie entre le XIIIe et le XIXe siècle en Europe (p. 44), ce qui fait tout de même beaucoup (et ne compterait pas les hommes !). Les auteurs s'aventurent aussi du côté de la morale (sur le don d'organe p.179) sans avancer d'argument autre que des comparaisons non maîtrisées. Enfin, le dernier chapitre ne parle même plus d'économie (même de loin) mais est un plaidoyer technologiste sur l'environnement. Une rupture de style montre ce changement de discours, car on y interroge plus des inventeurs (reconnus) plus que l'on analyse ce qu'ils disent. On

arrive vite à un discours très pédant, avec en sourdine presque un appel à un gouvernement des experts. On est passé de la nano-économie du début du livre, avec ses faiblesses, à plus d'économie du tout mais l'envie de faire le bonheur des gens malgré eux et sans comprendre la complexité des questions (quand on a qu'un marteau, tous les problèmes ressemblent à des clous).

On continue donc d'apprendre des choses dans ce livre (et même pas mal), ce qui est toujours très bien, mais on a aussi souvent l'impression de se faire balader par le suspense que veulent introduire les auteurs dans leurs chapitres. On ressort donc mitigé de la lecture, surtout si l'on cherchait plus d'économie pure que dans le premier opus.

(bon, il y a de petits jeux pour savoir si le lecteur ferait les bons choix de temps en temps, ce qui est toujours amusant (6,5))

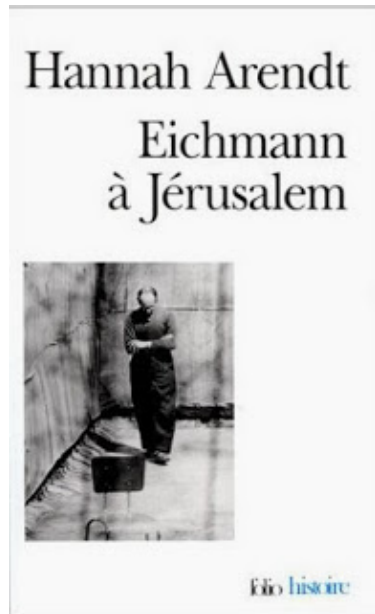
par spurinna @ 18.12.13 - 22:25:02

<http://casalibri.blog.fr/2013/12/18/superfreakonomics-17431832/>

Eichmann à Jérusalem

Rapport sur la banalité du mal.

Reportage augmenté de réflexions philosophiques de Hannah Arendt.



Nous continuons ici notre exploration de classiques, ici avec Eichmann à Jérusalem de Hannah Arendt. Allemande de confession juive, philosophe politique, elle a fui l'Allemagne en 1933 pour la France puis pour les États-Unis en 1941. Quand Adolf Eichmann est enlevé en Argentine, H. Arendt propose au journal le New-Yorker d'être son envoyée spéciale pour le procès qui s'annonce à partir de 1961. De sa présence à Jérusalem, elle tire cinq articles, qu'elle va enrichir dans la version reliée qui est publiée en 1963 puis révisée en 1964 (traduit pour la première fois en français en 1966).

Le livre est divisé en quinze chapitres, certains ayant trait directement au procès, d'autres étant plus centrés sur les actes d'A. Eichmann. Le livre est introduit par Michelle-Irène Brudny-de Launay, qui analyse les sources et la méthode de H. Arendt. Cette dernière commence par présenter la cour dans son premier chapitre avant de passer à l'accusé, dans les deux chapitres suivants. Puis l'auteur consacre trois chapitres à la répression des Juifs en Allemagne en distinguant trois phases : l'expulsion, la concentration et le meurtre. Le septième chapitre se concentre sur la conférence de Wannsee, lors de laquelle Eichmann était le secrétaire. Le chapitre suivant a pour thème l'obéissance à la loi et la légitimité des ordres. Puis suit une partie constituée de cinq chapitres qui détaille les déportations par pays, avant que le treizième chapitre ne parle des camps de la mort. Le avant dernier chapitre décrit les preuves présentées au tribunal et les témoins à charge comme à décharge qui sont appelés à la barre du tribunal (ou qui ne viendront pas). Le dernier chapitre relate le jugement, l'appel et l'exécution. Une bibliographie conséquente est jointe après un épilogue et un post-scriptum.

Ce qui frappe avant tout, c'est la violence de l'auteur vis-à-vis de l'État d'Israël et de ses dirigeants. Elle ne porte clairement pas David Ben-Gourion dans son cœur (p. 47) et critique vertement l'avocat de l'accusé tout comme certains pans de l'organisation du procès (la traduction défectueuse en allemand, seule langue que comprend l'accusé). Ensuite, H. Arendt est très dépendante de sa documentation (hors celle du procès), qui n'est pas exempte d'erreurs. Elle croit en effet que R. Heydrich était à moitié juif (p. 253), pense les membres des Einsatzgruppen « triés sur le volet » (p. 166, alors que la vérité va plus dans le sens de sa théorie de la banalité du mal), sous-estime grandement les victimes du génocide arménien (p. 460) ou voit H. Himmler comme partie prenante du complot Stauffenberg (p. 198-199). Bref, ses sources sont aujourd'hui datées mais il faut rappeler qu'elle a tout de même lu les premiers travaux sérieux sur l'Holocauste. Par contre, elle a aussi lu et soutenu Le Vicair de Hochhuth (p. 506 et p. 509) et en conçoit une vision déformée

de l'action du Vatican pendant la guerre (p. 337). Le portrait qu'elle fait de A. Eichmann est bien évidemment de tout premier ordre, en s'appuyant sur ses déclarations à l'interrogatoire, au procès et dans son autobiographie. Mais si le portrait et la relation du portrait montre une grande compréhension, l'auteur conclut tout de même à la culpabilité de l'accusé. A plusieurs reprises, H. Arendt cite Karl Jaspers, qualifié de résistant (p. 205), qui a dirigé sa thèse à Heidelberg et est devenu un ami, sans pour autant cacher les désaccords qu'elle a avec lui (p. 439 et p. 467)

Ce qui forme le cœur de la démonstration philosophique, c'est l'attaque frontale de la notion de « culpabilité collective » (par exemple p. 480 et qui vaut dans le livre tant pour les rescapés de la Shoah que pour les Allemands nés après-guerre), mais elle développe aussi de nombreux arguments sur les notions d'acte d'Etat, de raison d'Etat et d'acte sur ordre supérieur (dans l'épilogue). La notion de banalité du mal, qui paraît dans le sous-titre du livre, est aussi un point saillant du livre et elle a déjà fait couler beaucoup d'encre, surtout du fait de la grande difficulté qu'il y a à la résumer et la facilité qu'il y a à mal la comprendre.

Dans le post-scriptum, l'auteur revient sur la réception de son livre un an après sa parution et ce de manière très lucide. Elle y répond aux critiques reçues et perçues et parle de ses sources, toujours dans un esprit combatif mais avec mesure (elle reproche à de nombreux critiques leur trop plein d'émotions, p. 491).

C'est donc là un livre du plus haut intérêt, au sujets toujours aussi brûlants.

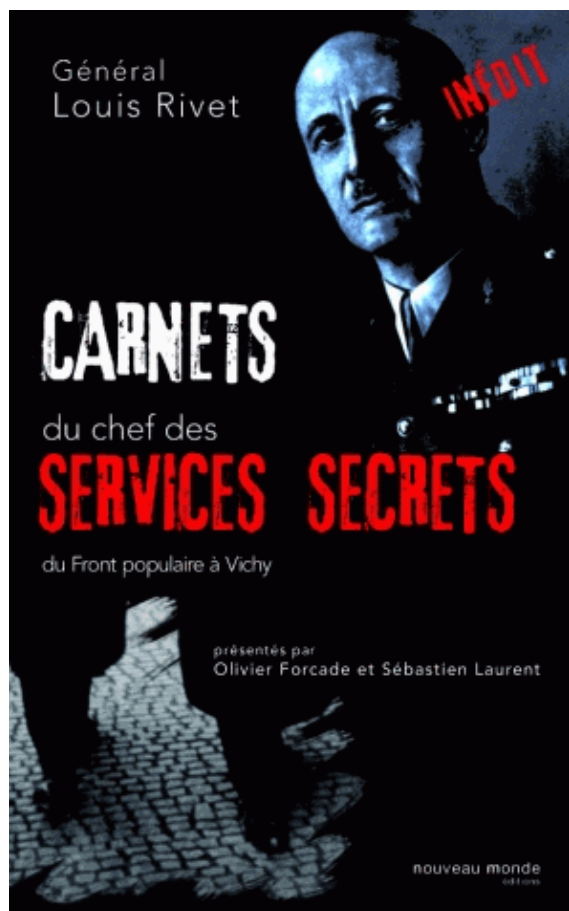
(Eichmann était un lecteur de Kant mais il l'a très mal compris p. 256-259 8,5)

par spurinna @ 23.12.13 - 01:45:33

<http://casalibri.blog.fr/2013/12/23/eichmann-a-jerusalem-17450327/>

Carnets du chef des Services Secrets 1936-1944

Journaux de service du chef du service de renseignement français Louis Rivet, annotés et présentés par Olivier Forcade et Sébastien Laurent.



Quand en 1936, il est procédé au remplacement du chef du renseignement de l'Etat-Major Général, quasi directement aux ordres du chef d'état-major, le choix se porte sur le lieutenant-colonel Louis Rivet, un spécialiste du renseignement et de l'Allemagne. En 1937, il crée un service d'interceptions de communications puis en décembre 1939, il est promu colonel. La déroute et l'armistice le contraignent à mettre en place une organisation double : une partie du service de renseignement (SR) est officiel (pour combattre les menées « antinationales », c'est à dire en pratique l'Abwehr mais aussi l'Intelligence Service) en métropole comme dans l'Empire, une autre partie du service passe dans la clandestinité (avec l'assentiment de l'Etat-Major et du cabinet de Pétain). Théoriquement en retraite en 1940, le colonel Rivet est maintenu à la tête du SR et chapeaute même les trois services de renseignement des trois Armées (que Laval et Darlan essaient de voler à l'Etat-Major). En novembre, prévenu du débarquement allié en Afrique du Nord et conscient des conséquences, il part pour Alger se mettre aux ordres du général Giraud et y tente de reconstituer ses réseaux. Mais la bataille politique fait rage à Alger entre gaullistes et giraudistes (plus les influences des Alliés) et quand De Gaulle a pris l'ascendant, L. Rivet se bat contre une fusion de ses services avec le BCRA (le service de renseignement de la France Libre) qu'il juge bien trop politique et peuplé d'amateurs. Finalement, en avril 1944, Louis Rivet est mis en retraite en même temps qu'il est promu général de brigade. Il ne trouvera pas à se faire employer alors que le territoire métropolitain est libéré.

Les journaux de bord sont au nombre de quatre, quasiment uniquement de la main du général Rivet. Ce dernier y note l'activité du chef de service au jour le jour, s'il le peut. Le premier journal court de la prise de fonction en juin 1936 jusqu'en mars 1939, le second de mars 39 à septembre 1940, le troisième de s'achève en novembre 1942 et le dernier se clôt avec la réunion du général avec sa famille à Lyon à la fin novembre

1944. Au début les journaux sont très factuels mais à partir de 1940, L. Rivet note certaines de ses vues sur la situation, voir même des évènements familiaux. Chaque journal est introduit par une courte notice de contextualisation (écrites par O. Forcade et S. Laurent). Pour compléter ce volume de près de mille pages, les éditeurs ont reproduit les documents officiels auxquels L. Rivet se rapporte, des documents annexes, un échange de lettres entre L. Rivet et le général Donovan (chef de l'OSS, les services étatsuniens), des organigrammes décrivant les services de renseignement, de très nombreuses notices biographiques, une très utile liste des abréviations et acronymes, les témoignages de Monique et Jacques Rivet (les enfants du général) à partir de lettres ou d'expériences personnelles, une bibliographie et enfin, un index conséquent.

La lecture est ardue, surtout au début puisque les écrits sont majoritairement constitués par une liste de rendez-vous (qui sont très souvent l'objet d'une note infrapaginale ou d'un renvoi aux notices biographiques. Parfois on voit passer des noms connus, mais aussi avant 1939 des fausses alertes, des craintes d'attaque surprises allemandes, une politique changeante avec les services italiens. Le repli en zone Sud effectué, le général Rivet doit se battre pour rester dans le giron militaire alors que les services de renseignements des trois armées sont rassemblés sans fusion (une étape sur le chemin de la création de la DRM, dès la fin 1940, avec une accélération à partir de 1942). A ce moment, L. Rivet est déjà maintenu en poste à titre temporaire puisqu'il devrait être en retraite. Les deux derniers journaux, la période algéroise, montrent que les combats administratifs continuent alors que le SR doit préparer les différents débarquements en Europe sans réelle unité de commandement. Mis sur la touche à cause de sa volonté de ne pas se rapprocher de De Gaulle, de ne surtout pas se mêler de ce qu'il considère comme de la politique (c'est-à-dire tout ce qui est hors du renseignement strictement militaire, de théâtre), et sans doute car perçu comme trop proche des Anglais et des Etatsuniens, L. Rivet reste encore longtemps à Alger avant de pouvoir rentrer en métropole, retranscrivant son amertume dans ses carnets.

La masse d'information sur l'un des envers de la période est comme de bien entendu très importante. Les notes sont d'une très grande qualité et rappellent des éléments politiques importants (la loi portant en Allemagne le service militaire à deux ans par exemple, en 1936) et les liens qui unissent les services français, polonais, tchécoslovaques ou yougoslaves. On voit aussi les préoccupations françaises en ce qui concerne l'Espagne entre 1936 et 1939, ainsi que la forte présence d'officiers de l'Est de la France dans les effectifs du SR ou comment le SR travaille avec le Quai d'Orsay.

La lecture est certes par moment éprouvante mais ravira les acharnés de la Seconde Guerre Mondiale qui y trouveront les évolutions en coulisse et, en fin de volume, des portraits faits au scalpel de nombreux personnages du temps.

(un énorme rappel de la complexité de la Résistance intérieure et extérieure et des innombrables nuances de gris qui les séparent de la Collaboration ...8)

par [spurinna](#) @ 31.12.13 - 02:11:28

<http://casalibri.blog.fr/2013/12/31/carnets-du-chef-des-services-secrets-1936-17517529/>

Rétroaction pour l'article "Carnets du chef des Services Secrets 1936-1944"

[Visiteur]

13.01.14 @ 07:07

C'est un livre très intéressant.

Le propriétaire de blog a changé ce commentaire le 13.01.14 09:21



Les amis de l'auteur



Ce membre n'a pas de blogs pour le moment.

[Vincent Times](#)



etmotifs.blog.fr

[EtMotifs](#)

Sur l'auteur

spurinna (), homme, 34 ans, , parle Francais (FR)

Ses blogs: casalibri.blog.fr Centres d'intérêt:
Tags des membres:

Zip:

Rue:

Email: dainsleif@hotmail.com

Visites

Cette page montre le nombre de visites de votre blog.

Visites total: 17104

Résultats mensuels

Mois	Total Visites	Total Visiteurs
Décembre 2013	1988	759
Novembre 2013	2138	741
Octobre 2013	3509	790
Septembre 2013	3403	810
Août 2013	1806	454
Juillet 2013	523	327
Juin 2013	399	270
Mai 2013	724	343
Avril 2013	699	392
Mars 2013	553	369
Février 2013	429	340
Janvier 2013	933	472